

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ¹ AU ROI.

NOVEMBRE 1766.



NEUCHÂTEL

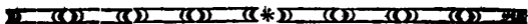
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MD CCLX VI.





JOURNAL HELVETIQUE.



NOVEMBRE 1766.



LETTRE

De Mad. de L... à son Fils.

Vous voilà donc bien affigé, mon Fils, de n'avoir plus de maître de deſſein? Je vous ctoyois des diſpoſitions; je comptois ſur des progrès; je me ſuis trompée, & je vous ôte vôte maître. . Je ne vois dans tout cela aucun ſujet de chagrin, à moins que vous n'ayez à vous reprocher un défaut d'aplication, qui ſeroit en éſet très répréhenſible. En ce cas, non ſeulement vous vous êtes privé d'un talent très agréable, mais vous avez encote perdu vôte tems; & ſi vous en conoiſſiez le prix, vôte perte vous paroîtroit un vrai malheur. Pour

moi qui ne veux pas seulement supposer que vous puissiez négliger de propos délibéré des leçons que vous recevez, je me persuade que vôtre douleur vient plutôt d'une fausse honte & d'un amour propre mal dirigé, & j'aime encore mieux vous croire sans talens, que d'imaginer que vôtre négligence & vos distractions, vous rendent indigne des soins que j'apporte à vôtre éducation.

S'il étoit doné à un seul de rassembler en lui tous les talens, il seroit sans doute obligé de les cultiver tous; mais la nature ne favorise pas le même home de tous les dons: Elle les a répandus sur toute l'espece. Il faut s'appliquer à conoitre au juste & de bone heure, l'étendue & la sorte de talent par lequel le Ciel nous a voulu distinguer des autres, afin de le cultiver avec avantage.

Voilà ce qu'on apelle obéir à sa vocation, & c'est là le sens d'un terme souvent employé & que j'aime à vous aproprier pour ma consolation. Il est bien né, dit-on. Ce n'est pas que tous ceux qui sont bien nés se ressemblent; ils ont tous reçus différens dons, mais tous sont nés avec la disposition & l'ardeur de les perfectioner. Etre touché de la vérité, être sensible à la vertu, voilà les qualités de l'essence d'un ho-

me bien né, mais dont les nuances sont diversifiées à l'infini. Par cette sage variété la nature nous a rendus nécessaires & agréables les uns aux autres ; & sans le méchant, qui porte partout la douleur & le désordre, le genre-humain n'eut été qu'une même famille.

Vous voyez qu'il est juste, que celui qui naît avec le génie de la peinture fasse des tableaux & qu'il auroit tort de vouloir être Poète. Ceux qui ont reçu des talens plus solides, & dont la vocation est par conséquent plus sérieuse, sont dans le même cas. Si vous croyez devoir faire vos efforts pour être en état un jour d'embrasser le parti de la robe ; si vous êtes persuadé que ce soit là votre véritable vocation ; si vous sentez le généreux courage de vous rendre recommandable à la société par des travaux utiles, n'auriez vous pas tort de regretter des talens plus aimables, mais plus frivoles & qui ne sont pas les vôtres ? Ne seriez vous pas blamable de prodiguer votre tems à les cultiver sans succès ? Le génie qui commande, qui entraîne, produit les ouvrages sublimes ; mais dans les beaux arts la médiocrité est un reproche. Quand on est né avec le génie de MOLIERE, il faut fai-

re des comédies , & quand on a celui de RAPHAEL ou du GUIDE , il faut faire des tableaux. C'est aux homes privilégiés à s'abandonner à leurs inspirations ; tous les autres , contens d'avoir reçus un cœur sensible , & de contribuer au bonheur de la société par des travaux d'une autre espèce , doivent partager leur vie entre la satisfaction d'être utiles aux homes par des occupations sérieuses , & le plaisir d'admirer en tout genre les productions & les chef-d'œuvres du génie.

Il y a deux sortes d'homes auxquels il n'est guère permis de se consacrer aux arts agréables , à moins qu'ils ne justifient par la sublimité de leurs ouvrages la force de leur vocation ; je parle de ceux qui ont un nom & de la fortune. Avec de si grands moyens de parvenir aux emplois les plus importans de la société , celui qui reste dans l'obscurité s'est certainement manqué à lui même. On admire avec raison tous ces homes rares , qui dénué de toutes sortes de secours , ont su vaincre les obstacles , & s'attirer à force de talens une réputation dans les beaux arts d'autant plus flatteuse qu'ils la doivent à leur seul mérite : Mais PHILIPPE de Macédoine ayant entendu chanter Alexandre dans un souper , n'en avoit pas moins rai-

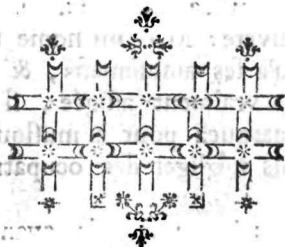
fon de lui dire: *N'as tu pas honte de chanter si bien.* Ce Prince connoissoit le prix des talens, il les protégeoit, & assignoit des récompenses aux Artistes distingués; mais il savoit que celui dont la patrie attend autre chose que le plaisir de charmer les oreilles & les yeux, ne doit regarder les arts agréables que come un délassement. Il sçavoit aussi qu'on ne peut les posséder dans un degré éminent sans leur avoir donné un tems trop considérable & sans avoir par conséquent négligé pour eux des devoirs beaucoup plus essentiels.

Ainsi, mon Fils, je vous permettrai de vous féliciter d'être né dans un Siècle éclairé, où l'étude des beaux arts fait partie de l'éducation de la jeunesse; chercher à en conoitre les élémens, c'est se préparer une ressource contre l'indolence, l'ennui & l'oisiveté: Mais un home sensé fait régler jusqu'à ses amusemens, & je serois par exemple vraiment affligée, si le gout que vous marquez pour la musique, vous faisoit jamais négliger des occupations plus sérieuses.

Un honête home se doit avant tout à son état & à ses devoirs. Mais ce qui ne lui sera jamais reproché, c'est l'amour & le gout des beaux arts; c'est l'admiration qu'il montrera pour le génie & ses

ouvrages. La nature, en nous acordant le don de créer & de produire, nous a pour ainsi dire, élevés à la gloire de la Divinité. Toutes les distinctions ne sont que de convention & imaginaires; la vertu & le génie constituent la supériorité réelle d'un homme sur un autre. Tout peut nous être enlevé; la vertu & les talens nous restent au milieu de toutes les vicissitudes & embellissent nôtre existence, nous consolent dans les chagrins & assurent à jamais le bonheur de nôtre vie.

Je suis, mon cher Fils &c.





R E F L E X I O N S

Sur la Lecture.

Tel est devenu fat à force de lecture
Qui n'eut été que sot en suivant la nature.

LA lecture gate quelquefois la jeunesse. A cela près elle est extrêmement utile. Elle étend nos connoissances, éclaire nôtre esprit, done à nôtre raison le pli du vrai, l'entretient dans son penchant pour l'indépendance & la guérit du préjugé.

Pour tirer de la lecture tous ces avantages, il faut favoir l'art de lire. Les uns ne lisent pas assez ; ils ne remplissent point leur esprit d'un grand nombre d'idées. Leurs lumières ne s'élèvent jamais hors d'une certaine sphère. Leur raison tourne, pour ainsi dire, autour d'un cercle fort étroit ; souvent la dose de leur esprit est plus forte que celle de leurs connoissances.

D'autres lisent trop. Leur génie se repose sur leur mémoire. Ils se dispensent de raisonner, contens de feuilleter des Auteurs qui ont pensé pour eux. Ils retiennent beaucoup des choses d'autrui, & ne tirent rien de leur propre fond. Ils ne

savent rien, parce qu'ils savent mal tout ce qu'ils savent. Leur mémoire est un rendez vous monstrueux de vérités & d'erreurs.

La plupart lisent sans choix. Tout ce qui leur tombe sous la main ils le dévorent, mais ils ne le digèrent pas. Ils ne réfléchissent point sur la matière. Il leur tarde d'avoir fini un volume pour en commencer un autre. Ils aiment la variété. On peut les comparer à un voyageur, qui pour conoitre les mœurs & les coutumes des Européens parcourroit en poste tous les pays de l'Europe. Ces lecteurs conservent d'un ouvrage une foule d'idées foibles, confuses, délassorties, qui venant s'offrir tumultuairement à leur esprit, leur font former sur mille objets des jugemens déplacés & bizarres. Ils ne se rappellent les choses que confusément & raisonnent de même : Il semble que diverses erreurs & diverses vérités se livrent dans leur cerveau surchargé, des combats continuels. Leurs lumières ne sont qu'une fausse lueur, qu'un feu folet, qui conduit au précipice le voyageur assez imprudent pour le suivre durant la nuit.

Il y en a qui ne lisent que des Romans. Leur esprit se repait de cent contes frivoles, de cent aventures, où le merveilleux domine aux dépens du vraisemblable, de mille historiottes antiques, tous les mois

habillées de neuf. Le revenu le plus clair des Libraires & des Auteurs est fondé sur la passion qu'on a aujourd'hui pour les Romans, lecture souvent pernicieuse & presque toujours inutile (*). Cette sorte de Lecteurs ne lit que pour le plaisir, & souvent elle le cherche en vain. La Lecture des Romans est surtout très dangereuse aux femmes. Elles a sû aprivoiser bien des vertus farouches. Combien de jeunes filles se sont hatées de réaliser les chimères qu'elles lisoient. Les Romans laissent presque toujours au fond d'un jeune cœur une impression de tendresse, un gout pour le plaisir, un atrait pour les belles passions & ce qui s'ensuit, un penchant pour la coquéterie, qui ne tarde guère à se développer au préjudice de la tranquillité des familles.

Quelques uns lisent sans gout. Les trois quarts des beautés d'un ouvrage sont perdues pour eux. Ils ne sentent point le prix des plus beaux endroits. Les charmes du naïf, les éclairs d'une saillie; la

(*) J'en excepte un petit nombre, tels que TELEMAQUE, SETHOS, GULLIVER, GIL BLAS, DON QUICHOTTE, le Doyen de KILLERINE, MARIANE, CLEVELAND, GRANDISON, la Jardinière de VINCENNES & quelques autres qu'on ne se lassera jamais de lire.

fineſſe d'une réflexion, le piquant d'une ironie, la délicateſſe d'un ſentiment, tout cela ſe dérobe à leur épaiſſe intelligence. Ils ne ſont affectés que d'un trait groſſier. La légèreté du pinceau leur échape. Il en eſt d'autres qui ne cherchent dans un livre que du clinquant, qu'ils préfèrent à tout l'or des ouvrages ſenſés. De l'eſprit, de l'eſprit, partout de l'eſprit. Sans ceſſe éblouis du brillant des expreſſions, ils ne ſauroient voir le vrai ou le faux des penſées. Bien plus: le faux leur plait, pourvu qu'il ſoit embelli d'images riantes, de mots précieux & néologigues, de tours bizaremens nouveaux. Au lieu d'examiner avec attention le corps d'un ouvrage, ils n'en conſidèrent que l'habit. Si cet habit n'eſt pas orné de rubans, de falbalas, de prétintailles, de groſſe beauté, ils bâillent, jettent le livre dans un coin, & jurent contre l'Auteur.

D'autres liſent par humeur & par boutade. Ils veulent ſe défennuyer. Il ne leur faut que des fariboles; ils trouvent vent des leçons : L'impatience les faiſit. Ils ne font que parcourir le livre, & traitent le ſolide de réflexions ſuranées, le ſérieux de pédanterie: Tout leur déplaît. La diſpoſition d'eſprit qu'ils apportent à la lecture leur ferme les yeux

sur les beautés les plus sensibles d'un ouvrage.

Il en est, qui dégoutés de ce qui les a autrefois le plus charmés, ne veulent que du neuf. Ils ne liront jamais une pièce du siècle passé. Ils n'en reliront pas deux fois une nouvelle. Toutes les brochures qui paroissent sont d'abord logées honorablement dans leur cabinet. Quelques jours après elles sont mises au rang des bouquins, & sont remplacées par d'autres qui ont bientôt le même sort. Ces sortes de lecteurs ne jugent du mérite d'un ouvrage que par la date, come il en est qui n'en jugent que par le titre.

Quelques uns s'attachent aux Journaux, & nouris de cette lecture ils s'érigent en demi savans, quoiqu'ils n'aient pas les premiers principes des Sciences. Cette méthode est assez comode. A l'aide d'un Journal, on lit dans une demi-heure une douzaine de volumes sur différentes matières. On retient quelques morceaux des extraits; on règle son jugement sur la décision du Journaliste, ordinairement partial, quelquefois ignorant, souvent infidèle. On trouve les arrêts fort sensés, parce qu'on ne les examine pas. On fait l'occasion d'en étourdir ses amis. On fait étalage d'une érudition qui n'a coûté

que quelques minutes d'application. On prononce sur les Auteurs come si on les avoit lus d'un bout à l'autre. On loue, on critique à tort & à travers, toujours sur la parole d'autrui. Le monde est plein de ces faux érudits. Les Journaux se font extrêmement multipliés depuis cinquante ans. N'en soyons pas surpris : Les homes font naturellement curieux & paresseux. Ils veulent savoir, mais ils ne veulent pas qu'il leur en coute d'apprendre. Or les Gazettes Litteraires flatant également la curiosité & la paresse, ils est naturel que leur nombre augmente tous les jours.

Il y en a qui lisent avec choix, ni trop, ni trop peu; mais il ne méditent point, ils ne pénètrent point le sens des expressions, ils ne présentent point les preuves. Ils ne réfléchissent point sur l'enchainement des conséquences avec les principes; ils n'examinent pas jusqu'à quel point un raisonnement est juste, en quel sens il est vrai, à quel degré de certitude ou de probabilité l'Ecrivain a porté son système. Ils ne puisent dans la lecture que des idées légères; tout cela s'éface bientôt. A peine sont ils à la dernière page, qu'ils ont oublié le contenu de la pénultième.

D'autres retiennent tout ce qu'ils lisent.

Leur mémoire est un vaste magasin de toutes les lumières d'autrui. Leur esprit habitué à cette servitude se repose sur les Auteurs de la peine de penser. Leur cerveau est si plein d'idées étrangères, qu'il est affaibli sous leur poids. Méditent-ils sur quelque sujet? Une foule de pensées viennent s'offrir en désordre à leur esprit. Ils sont embarrassés du choix. S'ils choisissent, leur raison, qu'ils ont d'autant moins cultivée, qu'ils ont plus cultivé leur mémoire, leur joue un mauvais tour; s'ils s'opiniâtrent à attendre des idées originales, des idées qui leur appartiennent, ils attendent en vain. Leurs connoissances sont forts étendues, mais leur génie est fort rétréci. Voilà pourquoi une grande mémoire & un grand esprit sont des ennemis presque irréconciliables.

Je conois un archi sot, qui s'imagine être pourvu de beaucoup de savoir, parce qu'il a lu beaucoup de livres, & dans l'esprit duquel la lecture a formé un amas de crudités inutiles. Il tombe à chaque instant dans des bévues qui feroient rire la gravité même. Il est grand parleur, & s'avise de vouloir briller aux dépens de sa bibliothèque; mais les gasconades de sa mémoire devroient humilier son amour propre. Je viens de lire, me disoit-il un jour, *les Lettres Persannes*. Un Seigneur Anglois en est l'Auteur; c'est Milord MONTESQUIOU.

Je n'y ai pas trouvé autant d'esprit que dans *les Lettres Judaïques*, que je soupçonne partir de la même main. Je ne vois rien qui en approche plus que la *boucle des cheveux enlevée* de VOLTAIRE. C'est bien dommage qu'elle ne soit pas en vers. Pour la Poésie il faut avouer que les Anglois l'emportent; mais aussi les François sont beaucoup plus versés dans les Sciences. KLOPSTOCK est un bien aimable Poète, mais un peu trop badin. Ne trouvez vous pas que ce ROLLIN est bien boufon? J'aime beaucoup les antiquités de DESCARTES, & le système du monde de MONTFAUCON.

La lecture a gâté l'esprit à bien des femmes. Elle a produit *les Précieuses* & *les Savantes* que MOLIERE a si bien turpulinées. Elles puisent souvent dans les livres un tour romanesque; souvent un faux gout, quelquefois un stile guindé, & une conversation qui frise la pédanterie. Pourquoi s'éloigner de cet aimable naturel qu'elles embélesent si fort par leurs graces, quand elles s'y livrent tout uniment?

La lecture forme les pédans. ALIDOR est bouffi de Grec & de Latin. Quelque sujet qu'on mette sur le tapis, il a toujours prêt un vers de VIRGILE ou d'HORACE, dont il vous affome avec sa prononciation scientifique.

scientifique. Des citations à tout propos. S'agit-il d'une anecdote galante? MACROBE, MARTIAL, APULÉ ont dit ceci & cela. D'un trait de l'Histoire ancienne? HERODOTE, CTESIAS, THUCIDIDE, viennent sur les rangs. De Philosophies? ARISTOTE, PLATON &c. entrent en danse. Il ne vous feroit pas grace d'un iota de ce qu'il a lu & retenu. En vain vos bâillemens continuels voudront-ils couper par le milieu ses infinies périodes, il ne se taira pas qu'il n'ait tout dit. Il ne pense point, mais il fait ce que les autres ont pensé.

Quand on aime à lire, il est essentiel de savoir bien lire. Mais voyons à présent les règles de cet art; nous entrerons dans quelque détail: Si cet art étoit plus connu, on verroit moins d'ignorans Lecteurs, & par conséquent moins de mauvais livres. Les Auteurs subalternes n'écriroient plus, dès que l'argent des fots n'éblouiroit plus les yeux des Libraires.

La lecture fournit à l'esprit des matériaux d'idées, en lui comuniquant celles d'autrui. Elle lui donne de l'étendue, & le rend capable de mieux envisager les objets de ses méditations; elle le rend souple, actif, & lui fait prendre insensiblement le gout du beau. Un home qui medite sans

celle doit tout tirer de son propre fond, & ce fond s'épuise bientôt. Un homme qui lit a plus de ressources; il augmente tous les jours son capital. Le profit qu'il tire des bons ouvrages sert de revenu solide à sa raison. Le premier est ordinairement roide dans ses opinions, parce qu'elles lui appartiennent; l'amour propre lui donne cette roideur. Le second est plus flexible; il change aisément d'avis, parce que ses sentimens lui appartiennent moins. D'ailleurs les fautes d'autrui l'éclairent sur les siennes. Il se console de s'être trompé, par l'exemple de tant de grands hommes qui ont, comme lui, payé malgré leurs lumières, le tribut de l'erreur à l'humanité. L'un ne pardonne aux Auteurs aucun défaut, aucun mauvais raisonnement. L'autre est d'ordinaire plus indulgent. L'un ne fait que l'histoire de ses propres pensées, dans lesquelles il est concentré: L'autre apprend l'histoire des pensées & des progrès de l'esprit humain, science qui a des agrémens infinis, & qui seule feroit l'éloge de la lecture.

Un des plus grands avantages de la lecture, c'est, à mon avis, la connoissance du cœur humain, qu'on acquiert par l'étude de l'Histoire. Quelques personnes traitent cette étude d'inutile, & la regardent

come un océan d'incertitudes & de contradictions. M. DE VOLTAIRE (*) a osé étendre les ténèbres du Pyrrhonisme sur la plûpart des faits de l'Histoire ancienne, qu'il relègue dans le pays des Fables. „ Trai-
 „ ter cette Histoire, dit-il, c'est compiler,
 „ ce me semble, quelques vérités avec
 „ mille mensonges. Elle ne peut être uti-
 „ le, que de la même manière que la fa-
 „ ble. Il faut savoir les exploits d'ALE-
 „ XANDRE, come on fait les travaux
 „ d'HERCULE.

Je ne m'arrêterai point à venger l'Histoire; mais je ne saurois m'empêcher de remarquer avec M. CREVIER, digne élève & continuateur de M. KOLLIN, que ne mettre aucune différence entre la bataille d'Arbelles, & la victoire sur l'hydre de Lerne, c'est une licence poétique, qui n'auroit pas dû échapper à VOLTAIRE, qui se mêle de philosopher.

Déclamer contre l'inutilité de l'Histoire, c'est presque avouer, qu'on ne la fais pas; c'est apeller la vanité au secours de l'ignorance. Il y a de l'imbécillité à tout croire: Il y a de la déraison à tout rejeter.

L'Histoire acquerroit bien des degrés de certitude, si elle étoit lue, come il

(*) Voyez Considérations sur l'Histoire.

faut; mais elle en acquerroit encore plus d'utilité, si elle étoit bien réfléchie. Comme les faits particuliers sont le fondement, sur lequel les connoissances naturelles sont bâties, il en revient à l'esprit cet avantage, qu'il en tire des conclusions, qui lui servent de règle fixe & pour la théorie & pour la pratique; mais il n'en profite pas toujours, parce qu'il est trop prompt. On aime à lire l'Histoire; mais, pour le gros des lecteurs, tout ce qu'ils lisent est purement historique. Ils passent avec rapidité sur les faits les plus importans; ou ils les logent dans leur mémoire, sans que leur raison en tire la moindre conséquence.

D'autres au contraire, tirent de tous les faits particuliers des conséquences à perte de vue, des conséquences générales qu'ils érigent en axiomes,

Les uns & les autres ne perçoivent aucuns fruits de leur lecture. La lenteur de leur esprit nuit aux premiers: La vivacité de leur esprit nuit encore plus aux seconds; car il vaut mieux ne point suivre de règle qu'en suivre une mauvaise; & l'erreur est beaucoup plus pernicieuse que l'ignorance. Les premiers, en retenant simplement ce qu'ils lisent, se chargent la mémoire d'une rapsodie de contes, qui ne sont bons, qu'à être débités l'hiver, autour d'un poêle. Les

seconds, en réduisant tout en maximes, se remplissent d'observations contradictoires, qui, comparées ensemble jettent dans l'embaras du dans l'erreur,

Il faut garder un milieu. Ce milieu consiste à n'établir des principes que sur un grand nombre de faits avérés & parallèles, & à ne doner, s'il se peut, à ces principes le degré de vérité qu'ils ont.

La plupart des Lecteurs apportent dans la lecture même de l'Histoire les préjugés de leur naissance ou ceux de leur éducation. Après s'être dévoués à un parti, ils ne cherchent que ce qui peut favoriser leurs opinions. Ils ne lisent pas pour s'instruire; mais bien pour se fortifier dans ce qu'ils croient. Leur esprit inaccessible à tout ce qui n'est pas marqué au coin de leur prévention, se frustre volontairement de la vérité.

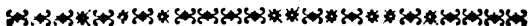
Un grand inconvénient, c'est que l'esprit n'aime pas de lui même à suivre chaque raisonnement jusqu'à sa source, pour voir, si les conclusions sont bones ou non. Nous sommes naturellement paresseux, & il faut l'avouer, cette manière de lire est assés pénible. Mais dès qu'on y a acoutumé l'esprit par la sévérité de quelques bones règles, l'exercice la rend bientôt facile.

Ceux qui en ont contracté l'habitude, voient, sans interrompre le cours de leur lecture, le principe bon ou mauvais sur lequel un raisonnement est appuyé. L'action & les vues d'un esprit fait à cet exercice sont plus promptes qu'un éclair. Un homme familiarisé avec la réflexion pénètre si avant du premier coup d'œil, qu'il lui faudroit un long discours pour expliquer ses idées à un autre. La méditation est la véritable clé des livres, & le fil qui peut conduire l'esprit à la certitude & à la vérité, au travers d'une infinité d'opinions & d'erreurs.

C'est en vain qu'on lit avec réflexion, si tout échape. Il faut donc de la mémoire. La mémoire est un trésor, où l'on retrouve les richesses acquises dans la lecture, & en offrant & retraçant à notre esprit le passé, elle nous éclaire sur l'avenir. Or la mémoire est le fruit de l'attention. Ce que l'on n'a fait qu'effleurer, on l'oublie bientôt: Mais on se rappelle aisément ce qu'on a lu avec application. Réfléchir sur ce qu'on lit, consulter l'usage pour s'affurer du sens des expressions, distinguer avec soin le literal d'avec le figuré, n'aquiescer qu'à ce qu'on entend, ne rien admirer sur la parole d'autrui, n'en croire que sa raison, ne se passionner que pour le vrai, se

faire une habitude de s'arrêter de tems en tems pour se demander ce qu'on lit, comment l'Auteur traite son sujet, quelles preuves il donne, quelles forces elles ont, comment les articles sont enchainés, ce sont autant de voies efficaces pour ce qu'on lit, pour y démêler le vrai, pour former son gout, pour perfectionner sa raison.





C H O I X

De Poësies Allemandes, par M. HUBER. A Paris, chez HUMBLOT, Libraire, Rue Saint Jacques, près St. Yves; 1766 : IV. Vol. in 12 & in 8vo.

DANS un Discours préliminaire M. HUBER nous donne le précis de l'Histoire de la Poësie Allemande, & il le fait avec beaucoup de franchise & d'impartialité; mais, sans entrer dans aucun détail sur ce Discours, qu'il faut lire dans l'Ouvrage même, nous nous contenterons d'extraire de cette collection intéressante différens morceaux de divers Auteurs.

M. HUBER ayant voulu faire de ce Recueil une espèce de Poétique, a divisé son Ouvrage en divers genres de Poësie. Il commence par les Idilles sacrées de M. SCHMIDT, jeune Poëte nourri de la lecture de l'Écriture Sainte, & rempli d'idées naïves & souvent sublimes; & successivement il passe en revue les autres Poëtes pastoraux de sa Nation.

Pour faire conoitre ce Poëte, nous prendrons le premier morceau, intitulé: **DE-DAN & ILMITH.**

„ Au fond d'un bois solitaire, dans la
 „ contrée de Bersaba, DEDAN, gardien
 „ de ses troupeaux, s'assit avec sa chère
 „ ILMICH sur le gazon, près d'une fon-
 „ taine, dont le murmure se faisoit à pei-
 „ ne entendre. De hauts cyprès & un
 „ chêne antique interceptant la lumière du
 „ jour, étendoient une sombre voute sur
 „ la fontaine; & leur ombrage sacré inf-
 „ piroit la plu- douce mélancolie. J'aime
 „ ces lieux, s'écria DEDAN; regarde
 „ ma chère ILMITH, porte les yeux dans
 „ ce lointain, come ce lière rampe à l'en-
 „ tour de ce rocher suspendu! Ah, quel-
 „ le fraîcheur on goûte dans ce séjour!..
 „ Le silence & l'ob'curité qui règnent
 „ dans ces bois, répond ILMITH, en
 „ serrant la main du Berger, conviennent
 „ parfaitement à la situation de mon ame.
 „ L'émail des prairies de mon Père n'a
 „ plus d'atraits pour moi depuis que ma
 „ chère ZIPHA n'est plus. O charmante
 „ ZIPHA, gage d'un éternel amour!..
 „ Hélas! elle s'est flétrie come la rose qui
 „ n'a pas vu le midi, &... tous mes
 „ plaisirs sont morts avec elle.
 „ ILMITH, repliqua le Berger, en la
 „ prenant dans ses bras & la pressant ten-
 „ drement contre son sein, ma chère
 „ ILMITH, cesse de verser des larmes sur

„ le sort de nôtre Fille ; c'est un Ange
 „ qui brille maintenant dans des campa-
 „ gnes bien plus délicieuses , que ne l'étoit
 „ le délicieux Eden : Oui , elle y brille
 „ & voit sous ses pieds une multitude
 „ de Cieux. Oublie désormais l'enveloppe
 „ mortelle qui cachoit sa belle ame. Qu'est
 „ ce que le Soleil en comparaison d'une
 „ seule goutte de cette lumière dont les
 „ bienheureux s'abreuvent dans le sein de
 „ Dieu ?

ILMIT. „ Ah ! je cède , malgré moi ,
 „ à l'impression du sentiment qui m'agite...
 „ Le Créateur , lui qui a versé tant de
 „ tendresse & d'amour au fond de mon
 „ cœur maternel , ne s'offensera point de
 „ mes larmes. Tu t'en souviens , ô DE-
 „ DAN ! avec quel transport , de quel air
 „ plein d'innocence elle nous sourioit , lors-
 „ que , la balançant sur mes genoux , je
 „ l'excitois à rire à force de baisers , &
 „ lorsque...

DEDAN. „ Hélas ! il n'est que trop vrai...
 „ mais , ô ma chère ILMITH !... ILMITH.
 „ & lorsqu'en sons encore mal formés elle
 „ t'apelloit son Père... DEDAN. O ten-
 „ dre souvenir ! ô ma chère ILMITH , que
 „ j'aime ! ah ! que j'aime les sentimens
 „ dont ta belle ame est pénétrée ... (A
 „ ces mots DEDAN l'embrasse tendrement

en cachant ses joues mâles dans son
 sein que les sanglots faisoient palpiter.)
 Mais n'ofençons pas le Seigneur par
 des larmes trop amères. Sais-tu, ma
 chère ILMITH, qu'il n'est pas per-
 mis de se livrer à la douleur dans ce
 lieu à l'aspect de cette fontaine. Ah !
 ne profanons point cette fontaine par
 nos larmes. Que nôtre cœur soit plein
 de sentiment, mais non pas de foi-
 bleffe !

ILMITH. „ Eh bien ! cette fontaine !...

DIDAN. Je vais t'en raconter l'histoire,
 ma chère ILMITH ; puisse-t-elle dissiper
 ton chagrin ! écoute l'histoire de la
 fontaine sacrée. C'est ainsi que JASKAN,
 mon Père, me l'a chantée lorsque j'é-
 tois encore tout jeune, & qu'il vou-
 loit élever mon ame au sentiment de
 la Divinité.

„ L'aurore étendoit son vêtement de
 „ pourpre sur les champs immenses des
 „ Cieux, lorsqu'une fille Egyptienne, por-
 „ tant un enfant sur son dos, arriva dans
 „ ce lieu solitaire : Egarée, éperdue, elle
 „ se tordoit les mains, car elle avoit été
 „ délaissée : Un peu de pain & un vase
 „ plein d'eau étoient toutes les richesses
 „ que son bien-aimé lui avoit données
 „ lorsqu'un destin cruel l'eut séparée de

lui. L'eau de son petit flacon fut bien-
tôt épuisée, & alors il ne jaillissoit en-
core aucune source dans ce lieu. Ce-
pendant AGAR (c'étoit le nom de cette
fille infortunée) posa tristement sous
ce chêne solitaire son Fils endormi, le
charmant ISMAEL; &, come en s'éveil-
lant il demanda de l'eau à grands cris,
elle s'en alla & se précipita sur le ga-
zon. Non, dit-elle, je ne verrai point
la mort douloureuse de mon Fils. Elle
étoit étendue, le visage contre terre,
muette, versant un torrent de larmes,
qui, tombant sur le trèfle & sur les plan-
tes balsamiques, brilloient come de l'ar-
gent fluide. Elle resta deux heures en-
tières étendue dans cette posture... dé-
solée .. délaissée... elle croyoit mourir....
Mais un Ange, envoyé par le Très-
Haut, descendit tout à coup & fut tèmoin de ce spectacle déplorable. Alors
son soufle fomenta les larmes de l'in-
fortunée AGAR, lesquelles se réunirent
& formèrent une fontaine. Au premier
murmure de la source, AGAR, éfrayée
& surprise, leva la tête avec précipi-
tation. Alors l'Ange du Seigneur, qui
se tenoit invisiblement à ses côtés, lui
dit d'une voix douce : AGAR ! AGAR !
ne crains rien ! Dieu a entendu la voix

„ plaintive de ton Fils. Lève-toi , prends
 „ le jeune enfant & conduis le par la
 „ main : De lui sortira une grande Na-
 „ tion. AGAR se leva , elle courut en
 „ même tems à la source , elle remplit
 „ son vase & abreuva son Fi's qui , étant
 „ devenu grand , fut un home puissant. 4
 „ Ainsi chanta DEDAN : ILMITH versa
 „ des larmes de joie & lava son beau vi-
 „ sage dans la Fontaine sacrée ; puis elle
 „ descendit plus gaie dans le Vallon , avec
 „ son Berger , auprès de son troupeau fo-
 „ latre : Là elle raconta aux jeunes Ber-
 „ gers & aux jeunes Bergères ce que DE-
 „ DAN avoit chanté , lorsqu'il l'avoit con-
 „ duite dans l'épaisse forêt où l'ombre fu-
 „ nèbre des cyprès excite à la mélancolie.

Ce morceau suffit pour faire conoitre la
 manière de l'Auteur : On trouvera sans
 doute , come nous , que tout y respire le
 sentiment & retrace l'expression de la nature.

M. de BREITENBACH, Gentil-home
 Saxon , à l'exemple de M. SCHMIDT , a
 aussi transporté la scène pastorale dans la
 Palestine ; & quoique ses Idylles n'expri-
 ment pas toujours ces sentimens naïfs &
 tendres qui caractérisent les pastorales de
 M. SCHMIDT , elles ne laissent pas que de
 renfermer des beautés de détail , & sur-
 tout d'être très pittoresques. On peut en

juger par la Bergère de MADIAN, morceau charmant, qui a bien le ton de l'Eglogue & qui respire le sentiment.

Nous pourrions aussi extraire des morceaux très agréables de l'Idylle Orientale de M. WICLAUD, des Pastorales de M. ROST, des Eglogues d'un Poète qui jouit d'une grande réputation en Allemagne, M. de KLEIST qui s'est autant signalé par la beauté de son génie que par sa bravoure héroïque & sa mort glorieuse.

M. HUBER nous a donné des détails très intéressans de sa vie, mais il faut les lire dans l'ouvrage même. Ce Poète, à l'exemple de SANNAZAR & de THEOCRITE lui-même, a introduit dans ses Pastorales des bergers, des jardiniers & des pêcheurs. Les sentimens de bienfaisance qui règnent dans l'Idylle, intitulée PHILETE, & qui forment le caractère de M. KLEIST, valent bien, à ce que nous croyons, ces éternelles plaintes amoureuses dont ordinairement les Pastorales sont remplies.

On trouve dans ce Recueil quelques Idylles nouvelles de M. GESNER; nous osons assurer qu'elles ne déparent point leurs aînées. Voici un morceau qui nous paroît plein de délicatesse; il est intitulé: *Chanson du matin.* „ Je te salue, diligente „ Aurore : Jour naissant, je te salue.

» Déjà ta lumière éclate derrière la som-
 » bre foret qui couvre la montagne.

» Déjà elle se joue dans les eaux de
 » cette cascade, dans la rosée qui couvre
 » chaque feuille; la joie & les plaisirs ar-
 » rivent avec tes rayons.

» Le Zéphir qui dormoit sur les fleurs
 » abandonne son lit: Il voltige d'une fleur
 » à l'autre & réveille ceux qui dorment
 » encore. La troupe bigarée des songes
 » quite en voltigeant le front des mortels;
 » tel on voit l'effein des amours errer au
 » tour des joues de CHLOË'.

» Hâtez vous, Zéphirs! Dérobez à
 » chaque fleur ses doux parfums: Hâtez
 » vous, volez vers CHLOË' dans cet ins-
 » tant où elle va s'éveiller.

» Allez voltiger autour de son lit de
 » duvet! Eveillez doucement cette belle,
 » en vous jouant sur son sein & sur ses lé-
 » vres vermeilles.

» Aussi tôt qu'elle s'éveillera, murmu-
 » rez tous à son oreille que dès avant l'au-
 » rore, seul aux pieds de la cascade, je
 » soupairois son nom.

A la suite des Pastorales viennent les
 Fables & les Contes; les Fabulistes Alle-
 mands les plus estimés sont les HAGE-
 DORN, les GELLERT, les LICHTVVER,
 les SCHLEGEL, les GLEIM & les LESSING.

Nous nous bornerons à en rapporter quelques exemples.

L'Oie & le Loup, par M. HAGEDORN.

Ce furent les Oies qui sauvèrent le Capitole, disoit d'un ton rauque une Oie au milieu d'un étang : Qu'on nous dispute l'intrépidité ! Ce fut une Louve qui allaita ROMULUS, disoit d'un ton doucereux un Loup assis sur le bord de l'eau : Qu'on nous accuse d'être cruels ! Oui, se disoient-ils l'un à l'autre, l'homme est injuste à notre égard ; il jouit de nos bienfaits & feint d'ignorer nos vertus. Oui, sans doute, la nature a fait les Oies courageuses & les Loups humains. Pendant ce Dialogue un Milan dirige son vol rapide vers l'étang. L'Oie pousse des cris de frayeur & se plonge au fond des eaux. D'un autre côté un Agneau avoit quitté le troupeau, le Loup se jette sur lui & le dévore.

Méfiez-vous de ceux qui se vantent de quelques vaines apparences de vertus : Il ne leur manque que l'occasion de déployer & d'exercer leurs vices.

Le Paysan & son Fils, par M. GELLERT.

Un jeune Manant, d'un esprit passablement épais, suivit JUNKER HANS, le
Fils

Fils de son Seigneur, dans ses voyages, où, à l'exemple de son Maître, il acquit entre autres bones qualités, celle de menteur fiefé. De retour dans son Village, son Père le mena un jour à un marché éloigné. FRITZ, chemin faisant, trouva l'ocasion favorable de parler des belles choses qu'il avoit vues. Et c'étoit de mentir avec la dernière impudence. Tout alloit bien lorsque, pour son malheur, un grand chien vint à passer. Oh, mon Père! s'écria le jeune drôle, vous ne me croirez peut-être pas, mais rien n'est pourtant plus vrai que ce que je vais vous dire.... Dans nôtre voyage j'ai vû un chien... atendez.... c'étoit près de la Haie, sur le chemin qui va à Paris: Ce chien.... je veux être un coquin s'il n'étoit plus grand que le plus fort de vos chevaux.

Ce que tu me dis là, mon Fils, me surprend, reprit le Père: Au reste chaque Pays ofre ses prodiges. Nous, par exemple, nous n'aurons pas fait une lieue que nous trouverons un Pont qu'il faut que nous parffions, Pont qui a été funeste à bien du monde: Aussi dit-on qu'il est enchanté. Enfin, quoi qu'il en soit, sur ce Pont-là il y a une pierre contre laquelle on heurte quand on a menti dans la journée, on tombe & on se casse une jambe.

Nôtre rustre, à ce récit, fut un peu éfrayé.... Eh, mon Père, comme vous courez! mais, pour revenir à ce chien, combien vous disois-je qu'il étoit grand? come vôtre grand cheval? Oh, pour celui-là, c'est un peu fort. Ce chien donc, à présent je m'en souviens, n'avoit encore que six mois; mais je jurerois bien qu'il étoit aussi grand qu'une génisse.

Ils firent encore un bon bout de chemin. FRITZ n'étoit pas à son aise, le cœur lui battoit: On n'aime point avoir la jambe cassée. Il aperçut enfin le Pont fatal; il sent déjà la fracture. Ecoutez, mon Père... le chien dont je vous parlois étoit bien grand; & quand je l'aurois un peu augmenté, il étoit toujours plus grand qu'un veau.

Le Pont se présente. FRITZ, pauvre FRITZ, coment t'en tireras-tu? Le Père passe le premier: FRITZ l'arrête. Ah, mon Père! lui dit-il, vous n'êtes pas si enfant que de croire que j'ai vû un pareil chien?... car, puisqu'il faut que je vous dise la vérité avant de passer outre, le chien dont je vous parlois étoit de la grandeur de celui que nous avons vû passer tout à l'heure.

Les homes singuliers, par M. LICHTWER.

Un curieux avoit parcouru le monde & observé les différentes Comédies que les homes jouent sur la terre. De retour dans sa patrie, ses Amis s'empressoient de lui demander ce qu'il avoit vû dans ses voyages ? Par tout des homes, leur dit il, c'est à dire des fous, qui se piquent d'être sages ; mais j'en ai trouvé à onze cents lieues du Pays des Hurons une espèce des plus singulières. Ces homes-là s'assemblent pour s'asseoir vis à vis les uns des autres, & rester assis les journées & même les nuits entières sans bouger. Là ils s'occupent, devinez à quoi ? Ils perdent le souvenir du boire & du manger ; ils deviennent muets & sourds ; ils n'entendroient pas Dieu toner ; & le Ciel s'écrouleroit avec fracas qu'ils n'en resteroient pas moins immobiles sur leurs Siéges. De leur bouche s'exhalent des mots entrecoupés qui ne forment point de sons. Ils s'expriment par des grimaces, des contorsions & des roulemens d'yeux ; la crainte, l'espérance, l'inquiétude, la joie maligne, la colère, la fureur, le désespoir se peignent tour à tour sur leur visage mobile. A leur détresse on les prendroit pour des criminels ;

à leur gravité pour des Juges infernaux, & à leurs emportemens pour des furies. Ce qu'il y a de singulier encore, c'est une foule de spectateurs qui se platent à côté d'eux pour les contempler. Mais quel est donc l'objet de ces gens-là, demandent les Amis? Cherchent-ils des remèdes aux calamités publiques? ... Bon, quelle idée! ... La pierre philosophale ou la quadrature du cercle? ... A d'autres... Seroit-ce un rendez-vous de malheureux, de pénitens, d'énergumènes?.. Point du tout... Mais que font-ils donc?.. Ils jouent!

L'Homme riche & ARISTIPE, par M. SCHLEGEL.

Quel est le plus grand devoir des parens? est ce d'amasser des richesses afin que nos enfans vivent dans le faste, afin que nous mourions sans être regrettés. Non, c'est de fomentier, par de bones instructions, leur foible penchant pour la vertu, de veiller de bone heure sur leur esprit, & de ne l'enrichir que des trésors de la sagesse. Voilà le devoir des parens; voilà pourtant ce que la plûpart semblent ignorer. Toujours entraînés par le torrent de leur passion dominante, ils s'occupent fort peu à cultiver l'esprit & le cœur de leurs

enfans; ou si par fois, pour se conformer à la mode, ils sacrifient quelque chose à leur instruction, ils croient que c'est de l'argent mal employé.

Rempli de cette belle maxime, un riche d'Athènes pensoit aussi sagement que ceux de nos jours, & méprisoit tous les Arts, excepté l'art d'amasser. Cet homme alla trouver ARISTIPPE, ce sage de la Grèce, qui réunissoit à la sagacité du jugement la politesse de l'esprit, ce Philosophe que la Cour présomptueuse fut obligé d'admirer & même de trouver aimable. Il voioit bien néanmoins qu'ARISTIPPE n'étoit qu'un pédant; mais qu'importe! ARISTIPPE étoit à la mode: On le pronoit par tout; & il étoit bien aisé de mettre son Fils entre ses mains pour le voir briller un jour come son Maître. Déjà il l'aborde d'un air moins soucieux que quand il fait faire des Obligations. Seigneur ARISTIPPE, lui dit-il, j'entens dire du bien par-tout de vous; je voudrois que vous instruisissiez un peu mon Fils: Combien prenez-vous pour cela? Mon Ami, répond le Philosophe, je prens un talent.... Comment? un talent; y pensez-vous? l'esprit seroit-il si cher? je ne le crois pas. Le meilleur esclave ne revient qu'à un talent. Eh

bien, reprit ARISTIPE, allez-en acheter un, vous en aurez deux.

Les Furies, par M. LESSING.

Mes Furies comencent à vieillir, dit PLUTON au Messager des Dieux; il m'en faut qui soient plus fraîches & plus jeunes: Va t-en faire un tour là haut sur la terre & choisis moi trois personnes propres à remplir l'emploi que je leur destine. MERCURE obéit & partit.

Peu de tems après JUNON dit à IRIS: ne pourrois-tu pas me trouver parmi les mortelles deux ou trois Filles sages, mais parfaitement sages? Tu m'entens bien: J'aurois grande envie de confondre VENUS qui se vante d'avoir assujetti tout le sexe. Va, & tâche de me faire cette découverte. IRIS part & parcourt tous les coins de la terre, mais inutilement. Elle prend le parti de revenir. Ah! s'écria JUNON, en la voyant arriver toute seule, est il possible, ô vertu! ô chasteté!

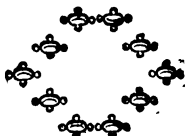
DEESSE, dit IRIS, j'aurois bien pû t'amener trois Filles, qui toutes trois étoient parfaitement sages, qui toutes trois n'avoient de leur vie fourni à un home, qui toutes trois avoient détruit dans leur cœur jusqu'au germe de l'amour; mais, hélas!

je suis arrivée trop tard. Comment trop tard, dit JUNON ? Oui, trop tard ; MERCURE venoit de les enlever pour PLUTON.

Pour PLUTON ? & que veut faire PLUTON de ces Filles vertueuses ? ... Des Furies.

Le Traducteur fait un article à part des Contes poétiques, Poèmes qui contiennent des aventures touchantes. Les bornes de nôtre Journal ne nous permettent pas d'en extraire des morceaux ; mais nous ne craignons pas d'avancer qu'on lira ces Contes avec plaisir, & que dans ceux de GESNER & de WICLAUD on trouvera des traits sublimes.

Nous n'avons parlé ici que du premier Volume ; les trois autres ne sont pas moins intéressans, tant par le choix des morceaux, que par l'importance des matières. j





E X T R A I T

De la Séance publique de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de DIJON, tenue en la Grand Salle de l'Université, le 18 Juillet, & à laquelle S. A. S. Mgr. le Prince DE CONDE' a présidé en qualité de protecteur de l'Académie.

M. MARET, Secrétaire, adressant la parole à Monsieur le Prince DE CONDE', a ouvert la Séance par la proclamation du prix.

L'Académie avoit demandé

Un Traité de Morale élémentaire à l'usage des Collèges, dans lequel les principes de l'honneur & de la vertu fussent développés.

Après avoir exposé les motifs qui avoient engagé l'Académie à donner ce Traité pour sujet du Prix, M. MARET a annoncé que ce Prix avoit été ajugé au Traité dont la Dévise étoit : *Virtutem ad beatè vivendum se ipsâ contentam esse.*

Il a ajouté que dans le nombre des Ouvrages qui avoient concouru, l'Académie en avoit trouvé deux autres qui lui

paroiffoient dignes d'éloges ; que le premier de ces Ouvrages ; qui avoit été trouvé le meilleur, après celui qui a mérité le Prix, avoit pour épigraphe :

Qui homo est, humani à se nihil alienum putet.

Que le second portoit pour Devise ce Vers de TERENCE :

Homo sum, humani à me nihil alienum puto.

mais qu'atendu le défaut de concision dans l'un & dans l'autre, & le stile trop oratoire du second, elle n'avoit pas crû devoir doner d'*accessit*.

M. MARET a dit que M. ROZE, Prêtre, Docteur en Théologie, demurant à Quingey près Besançon, étoit l'Auteur de l'Ouvrage couronné, & que le public „ ju-
 „ geroit par l'Extrait de cet Ouvrage dont
 „ il alloit faire lecture, si ce n'étoit pas
 „ avec justice que l'Académie lui avoit dé-
 „ cerné la Médaille qu'elle avoit promise.

„ La plus heureuse circonstance, a ajouté
 „ M. MARET, en relève le prix. M.
 „ ROZE va la recevoir de la main d'un
 „ Prince dont les victoires nous ont pro-
 „ curé la paix ; mais un véritable Philo-
 „ sophe mérite d'être couronné par un Hé-
 „ ros qui fait aimer les homes.

M. de BENEUVRE a présenté alors la Médaille à Monseigneur le Prince de CONDE' en lui disant :

„ Monseigneur, la Compagnie espère
 „ que vous voudrez bien ajouter à la
 „ gloire du Vainqueur, celle d'être cou-
 „ roné de la main de Vôtre Altesse Sé-
 „ rénissime.

Monseigneur le Prince de CONDE' a reçu la Médaille des mains de M. de BENEUVRE, avec cet air de noblesse qui lui est naturel, & l'a remise à M. ROZE, avec une bonté & une affabilité qui en augmentoit encore le prix. Celui-ci en la recevant a dit :

„ Monseigneur, lorsque j'ai concouru
 „ pour le Prix de l'Académie de Dijon,
 „ je ne m'attendois pas qu'il seroit dis-
 „ tribué par une main aussi respectable &
 „ aussi auguste que celle de Vôtre Altesse
 „ Sérénissime. Une distribution si flatteuse
 „ pour les Lettres, met le Prix de l'Académie de Dijon au dessus de tous les
 „ Prix de l'Univers.

M. MARET a lu ensuite l'Extrait de l'Ouvrage couronné, dans lequel l'Auteur présente les devoirs de l'homme sous trois points de vue différens, & l'éclaire surtout ce qui peut le porter à faire avec goût, avec attrait, ce qu'il doit à Dieu, à soi-même & à ses semblables.

Les devoirs de l'homme envers Dieu sont fondés sur la dépendance dans son être, dans ses opérations, dans les regles de ses actions & dans sa fin.

Pour faire sentir à l'homme ce qu'il se doit à lui même, M. ROZE le force à reconoitre que le bonheur est l'objet unique de ses devoirs; & par l'exposition des avantages inestimables attachés à la pratique de la vertu, il lui démontre que s'il n'est pas vertueux, il ne jouira jamais du bonheur auquel il aspire.

L'égalité naturelle des homes, leur dépendance réciproque, sont les principes d'après lesquels M. ROZE trace les devoirs de l'homme en société naturelle & politique.

Il faudroit un extrait plus étendu pour faire connoître le mérite de l'exécution de cet ouvrage; mais l'Auteur se proposant de le donner incessamment au public, on doit moins regretter d'en trouver ici une si courte notice.

A l'occasion du portrait que M. ROZE trace d'un Prince fait pour être pour ainsi dire adoré de ses sujets, M. MARET fait remarquer „ que la vérité a guidé le pinceau de cet Auteur, & qu'on reconoit „ dans son tableau, la tendresse, la vigilance, la justice & la bonté de l'Auguste Monarque sous lequel nous avons

„ le bonheur de vivre, tous les traits qui
 „ caractérisoient le grand Prince dont la
 „ perte nous remplit encore d'amertume,
 „ toutes les vertus dont Mgr. le DAUPHIN
 „ étoit le Temple, s'il est permis de se
 „ servir de cette expression, tous les prin-
 „ cipes d'après lesquels il dirigeoit sa con-
 „ duite. .. Nous voyons avec transport,
 „ dit M. MARET, en adressant la parole
 „ Son Altesse Sérénissime, „ qu'ils sont
 „ aussi la règle de la vôtre, Monseigneur.
 „ C'est à l'ombre des lauriers de Votre
 „ Altesse Sérénissime, que nous jouissons
 „ d'une paix favorable aux progrès des
 „ Lettres, & nous nous rapellons encore
 „ avec éfroi, Monseigneur, ces momens
 „ terribles où, tour à tour Soldat & Gé-
 „ néral, vous forçates la victoire à se
 „ décider pour la France.... M. MARET
 a fait alors l'énumération rapide des hauts
 faits de Son Altesse Sérénissime pendant
 la dernière guerre, & des preuves d'hu-
 manité qu'il a donées. Puis il ajoute :

„ Aussi, Monseigneur, le Soldat qui
 „ ne flatte jamais, vous dona-t il sur le
 „ champ de bataille même, le surnom de
 „ GRAND, que l'Univers vous a conservé.
 S'excusant ensuite sur son ardeur qui
 l'avoit emporté trop loin, il a dit :

„ Ce n'est pas à moi que l'Académie a

remis le soin honorable de faire conoitre les sentimens que les qualités supérieures de Vôtre Altesse Sérénissime & son auguste présence lui inspirent. Un Orateur plus digne de vous, Monseigneur, sera son interprète „

Il a fini par avertir qu'il alloit anoncer un événement qui feroit conoitre jusqu'à quel point la protection dont Son Altesse Sérénissime nous honore, a échauffé le patriotisme en nôtre faveur.

Je ne prétens pas parler, a continué M. MARET, de la galerie patriotique où les bustes des plus grands homes de cette Province vont, pour ainsi dire, par leurs regards exciter nôtre ardeur ; où l'aspect du vôtre sur-tout, Monseigneur, nous portera aux plus grands efforts ; la modestie de l'Académicien généreux auquel nous devons l'avantage d'avoir continuellement sous les yeux l'image de nôtre auguste Protecteur, & des modèles en tout genre, sa modestie, dis-je, me force au silence.

L'événement que M. MARET a anoncé, est la fondation d'un Prix de quatre cents Livres, par M. le Marquis DU TERRAIL & Mad. DE CRUSSOL D'UZES DE MONTAUSIER, son Epouse.

„ L'Académie pénétrée de reconnoissance,

» propose pour le sujet du Prix de 1769 ,
 » l'éloge du Chevalier BAYARD.

» M. DU TERRAIL à l'honneur de comp-
 » ter parmi ses ancêtres maternels , ceux
 » de cet illustre guerrier. Les Auteurs
 » trouveront dans cette filiation , une heu-
 » reuse occasion de rendre à nôtre nou-
 » veau bienfaiteur un juste tribut de louan-
 » ges.

» Il nous reste à desirer, Monseigneur,
 » que des circonstances, aussi favorables
 » que celles-ci, nous mettent dans le cas
 » de supplier Votre Altesse Sérénissime de
 » faire elle-même la distribution de ce
 » Prix, & donent encore à cette Acadé-
 » mie un jour aussi glorieux que celui-ci,
 » où vous avez bien voulu, Monseigneur,
 » lui faire l'honneur de la présider.

M. l'Ancien Evêque de Troye a alors
 pris la parole, & , par un Discours sur la
 vraie grandeur, il a prouvé que l'Acadé-
 mie ne pouvoit pas choisir un plus digne
 interprète de ses sentimens.

Ce Prélat s'atache à examiner dans ce
 Discours , en quoi consiste la vraie gran-
 » deur, ce qu'elle est en elle-même, sous
 » quels traits elle aime à se produire. Il
 fait voir que si les différentes idées des ho-
 mes, sur la grandeur, en multiplient les
 espèces; s'il est enfin une , grandeur d'é-

„ tat, une grandeur de représentation,
 „ une grandeur d'institution, ce n'est
 „ point là la vraie grandeur, c'en est tout
 „ au plus l'extérieur & l'image.

Ces réflexions sur cet objet le condui-
 sent à reconoitre deux espèces de vérita-
 ble grandeur.

„ L'une est une perfection plus qu'hu-
 „ maine que Dieu seul, qui la possède,
 „ transmet aux Souverains come une par-
 „ ticipation de sa puissance & une espèce
 „ de communication de sa royauté.... L'au-
 „ tre, également vraie & sublime, qui
 „ ennoblit mieux que la naissance, qui
 „ porte un caractère de dignité que la
 „ souveraineté elle-même ne donne pas, &
 „ qui, placée dans les Rois, leur attire
 „ une sorte d'hommage que le Trône ne
 „ sauroit procurer.

„ Cette grandeur n'est, ni un trait par-
 „ ticulier du caractère, ni un sentiment
 „ passager du cœur, ni une simple qua-
 „ lité de l'ame, c'est le caractère, le cœur,
 „ l'ame elle-même, si j'ose ainsi parler.
 „ Oui, Messieurs, l'ame toute entière,
 „ affectée de la dignité de son être, ocu-
 „ pée du soin de la perfectionner & de
 „ l'étendre, qui ne se porte & ne se
 „ communique au dehors que par des ac-
 „ tions dignes d'elle & de la supériorité

„ qu'elle a sur le comun des homes : No-
 „ bleffe de penchant, élévation de senti-
 „ mens, sublimité de confeils & de vues,
 „ sensibilité d'un cœur généreux & bien-
 „ faisant, décence & majesté dans les pro-
 „ cédés, facilité à s'élever & à descendre;
 „ disposition toujours présente à plaindre
 „ & à protéger les malheureux.

M. l'Ancien Evêque de Troye démas-
 que ensuite la fausse grandeur, fait voir
 que l'amour de soi même est le principe
 de toutes les actions du faux grand, &
 met en oposition la conduite d'un home
 véritablement grand.

Ce parallèle le conduit naturellement à
 tracer un portrait de feu Monseigneur **LE**
DAUPHIN Il lui sert en même tems à
 prouver, que l'on trouve dans Monseigneur
LE PRINCE DE CONDE', un modele fra-
 pant de la vraie grandeur.

„ Nous avons vû, dit-il, un Prince
 „ élevé au-dessus des autres, plus encore
 „ par le sentiment que par le rang, qui
 „ né pour le Trône, fait pour y monter,
 „ capab'e de le remplir, ne regarda ja-
 „ mais qu'avec crainte la puissance qu'il
 „ devoit exercer, & révéra toujours avec
 „ tendresse celle à laquelle il étoit soumis.
 „ Un Prince qui eût comandé avec gloire,

„ qui

„ qui fut obéir avec dignité, qui le pré-
 „ mier des Sujets par sa naissance, le fut
 „ encore plus par son exemple, qui ne
 „ régna que sur lui même, mais y régna
 „ toujours; Prince sensible aux malheurs
 „ de l'indigent, qui placé dans le plus
 „ haut rang, ne conut que des devoirs,
 „ ne méprisa que les honeurs, ne mon-
 „ tra que des vertus..... Trop grand pour
 „ souffrir qu'on le louat pendant sa vie,
 „ loué généralement après sa mort, parce
 „ qu'il étoit véritablement grand. Loué
 „ par vos larmes, Monseigneur, a ajouté
 „ M. DE TROYE, en adressant la parole
 „ à S. A. S. plus qu'il ne pouvoit l'être
 „ par d'autres éloges.

„ C'est la conformité de caractère, ce
 „ sont les rapports glorieux d'une grandeur
 „ puisée dans le même sang, qui avoient
 „ lié entre lui & V. A. S. cette amitié
 „ noble qui vous honoroit tous les deux,
 „ dont il vous a donné tant de témoigna-
 „ ges précieux, & dont le sentiment en-
 „ tretient encore dans vous celui des re-
 „ grets que nous devons à sa mémoire.

„ Heureuse une Province dont le sort
 „ est confié à un cœur rempli de cette
 „ grandeur, qui est le véritable héroïsme
 „ des Princes. Ils ajoutent à leur gloire

„ tout ce qu'ils retranchent des malheurs
 „ publics.

„ La Noblesse est dans leurs procédés !
 „ la sensibilité guide leur ame bienfaisante ;
 „ magnifiques par état , généreux par sen-
 „ timens , ils ne cherchent qu'à être uti-
 „ les , autant qu'ils sont grands.... Le re-
 „ pos est ennobli dans eux par un détail
 „ de soins glorieux , qui les rendent dans
 „ la paix les Héros de l'humanité , come
 „ ils sont dans la guerre ceux de la vic-
 „ toire.

M. DE TROIE achève le portrait de nô-
 tre auguste Protecteur , qui termine son
 Discours par le récit des égards que Mgr.
 le Prince a marqués dernièrement à Paris
 au Prince Héréditaire DE BRUNSWICH.

„ Paris vient de voir.... deux jeunes
 „ Princes se disputer l'honneur de la po-
 „ liteffe & des égards , come ils s'étoient
 „ disputé la gloire de la valeur & de
 „ l'intrépidité guerrière , se montrer à la
 „ Cour , aux spectacles , dans les assem-
 „ blées publiques , assis au même rang ,
 „ placés dans le même char , couronnés du
 „ même laurier ; l'un & l'autre couverts
 „ de la gloire de l'héroïsme à cet âge où
 „ les homes ordinaires sont à peine co-
 „ nus ; s'estimant come Rivaux , se re-
 „ cherchant come Amis , avec une gran-

„ leur égale, mais plus pénible dans le
 „ Prince étranger, qui avoit à soutenir un
 „ parallèle décidé par la victoire, & d'au-
 „ tant plus glorieuse dans le vainqueur,
 „ qu'en établissant dans des fêtes brillan-
 „ tes toute la magnificence qui pou-
 „ voit donner l'idée de celle de la Nation
 „ & des Princes du sang de nos Roi, il
 „ cherchoit à afotblir lui même ou à
 „ adoucir dans l'esprit de son illustre ri-
 „ val, celle de son propre triomphe. C'est
 „ une gloire de plus que de savoir en
 „ user avec grandeur & sans fafte, & le
 „ plus digne sujet des éloges publics est
 „ dans la noble modestie qui les néglige.
 „ Si je n'ai orné de vôtre nom, Mon-
 „ seigneur, que la fin de mon Discours,
 „ c'étoit, a dit M. DE TROIE, pour
 „ mettre le dernier trait au tableau de la
 „ vraie grandeur. Cette assemblée pourra
 „ oublier qu'elle en a entendu l'éloge,
 „ mais elle n'oubliera jamais qu'elle en a
 „ vû le Héros, la gloire & le modèle.

M. DE RUFFEY a lû une Fable allégo-
 rique, intitulée *la Vigne & le Laurier*.

Une vigne rampoit sans force & sans vigueur,
 Plantée en un terroir fertile ;

Son sep, peu cultivé, souvent étoit stérile,

Ou portoit des fruits fans faveur ;
Il gémissoit de paroître inutile.

Après d'elle un jeune laurier
Elevoit dans les airs ses branches triomphantes ,
Chéri des Dieux , il ofroit au guerrier
Mille couronnes florissantes.

De cette vigne il eut pitié ;
Vers elle il inclina sa tête glorieuse ,
Et , l'honorant d'une tendre amitié ,
Lui permit d'apuyer sa tige tortueuse ,
D'embrasser ses brillans rameaux ,
De croître sous son ombre , à l'abri des orages ,
Et de jouir des avantages
Que le Ciel acordoit à l'arbre des Héros.
O prodige ! bientôt cette plante débile
De pampres verdoyans décora nos coteaux ,
Chacun d'une culture utile ,
Lui prêta le secours par d'assidus travaux :
Chaque année en son sein apporte l'abondance ,
Augmente la valeur de ses fruits précieux ,
Et lui procure l'espérance
De fournir du nectar aux Dieux.

A D R E S S E.

De la reconnoissance acceptez cet hommage ,
Prince ! de vôtre fort cette vigne est l'image ,

Et l'Univers a décidé

Que l'arbre des Héros est l'arbre des CONDE'.

M. PICARDET l'ainé a terminé la Séance par la lecture du troisiéme chant de son Poéme sur les fleurs , qui a pour titre *L'oreille d'ours*.

Ce chant s'ouvre par un digression sur le gout pour l'Agriculture en général, & en particulier pour la culture des fleurs. Parmi les exemples que M. PICARDET donne des perones illustres, qui n'ont pas dédaigné de se livrer à cette culture, le Poète s'arrête avec complaisance sur celui du grand CONDE'. On fait, par un Madrigal fort connu, de Mlle SCUDERI, que cet Auguste Prince se plaisoit à cultiver des œillets.

Riant Tempé, Vallon de Chantilli ;
 Qui n'a conu tes bosquets solitaires ,
 Respiré l'air qu'exalent tes parterres ?
 Plus d'une fois tu t'es énorgueilli
 De ne devoir qu'à tes illustres Maitres
 Tes belles fleurs & l'ombre de tes hêtres.
 EUTERPE, aussi, qui conoit ce séjour,
 Raconte à FLORE, aux Nymphes de sa Cour,
 Que, pour ces lieux, abandonant Versailles,
 Le grand CONDE', flaté de ses attraits,

Des mêmes mains qui gaignoient des batailles,
Venoit lui-même arroser des œillets

M. PICARDET entre ensuite en matière; il décrit l'oreille d'ours, en fait sentir les beautés, vanne l'état qu'elle produit sur un amphithéâtre, donne des préceptes sur la manière de la cultiver, sur les engrais qui lui conviennent, sur le tems où il faut l'exposer au grand air, sur le choix des semences & sur ce qu'on doit observer en semant & en transplantant les jeunes plantes.

Voici come il s'explique sur les foins qu'exige l'oreille d'ours quand la semence a germé :

Enfin, au gré de vos vœux satisfaits,
Vous avez vû la timide semence
A la surface étendre ses filets,
Du nouveau plan frêle & douce espérance.
Mêmes dangers ! laissez l'ombre & le frais
Long-tems encore protéger son enfance.
Ah ! redoutez, sous un Ciel pluvieux,
D'abandonner ces germes précieux.

.
.

Mais c'est assez, qu'en globe terminé,
Un arrosoir, lentement incliné,

Dont l'eau par jets , s'épenche en larmes fines,
Du jeune Peuple alaîte les racines.

En achevant de dicter , pour ainsi dire , des Loix aux Fleuristes , M. PICARDET, suppose qu'il tient tout ce qu'il vient de dire d'un Officier François qui a fait quelque séjour en Angleterre , & qui , après tout ce qui concerne la manière de cultiver l'oreille d'ours , se livre , dans une retraite agréable , au plaisir de mettre en pratique les leçons qu'il a reçues. Cette supposition lui donne lieu de faire la description des jardins & des apartemens de ce Guerrier , devenu Fleuriste , & qui , réunissant le gout des Beaux-Arts à celui de l'Agriculture , s'est formé une galerie , dans laquelle la peinture lui rappelle le souvenir des événemens les plus glorieux de sa vie , & perpétue le plaisir que lui donne la vue des fleurs qu'il chérit.

M. PICARDET feint qu'on voioit dans cette galerie plusieurs sièges , plusieurs combats , où le François avoit soutenu l'honneur de son nom sous la conduite des Héros les plus renommés ; & , s'adressant à Monseigneur le Prince DE CONDE' , le Poète dit :

Vous aussi, Prince, animez ces tableaux ;
 On vous y voit, on y voit la victoire
 Dans *Hastembeck* vous nommer son Héros.
 Mais qui toujours croiroit de l'infidèle
 S'assujettir la volage fureur ?
 Il paroïssoit qu'aux bords de la *Dymelle*
 Elle oublioit nôtre ancienne valeur.
 Surpris, l'on cède, on s'ébranle, on chancelle ;
 Déjà BRUNSWICH nous poursuit en vainqueur ;
 CONDE' s'arrête, à lui marche, s'élançe,
 Frappe & bientôt a brisé sa fureur
 Ah, d'un BOURBON que ne peut la présence !
 Vous le savez, Soldats de de *Boisgelin*,
 Fiers Escadrons, *Reine*, *Flandre*, *Dauphin* (*),
 Vous l'avez vû quand, marchant sur sa trace
 A *Friedberg* . . mais quelle est mon audace !
 Est-ce au hautbois à mêler ses accens
 Aux tons hardis de la fière trompette ?
 Et VANHUISEN, Peintre heureux du printemps,
 Eût-il jamais, oubliant ses talens,
 Sçu de LE BRUN manier la palette ?

(*) Escadrons de la Gendarmerie.



ECLAIRCISSEMENT

Sur la FETE DE LA ROSE.

AYANT anoncé dans nôtre Journal du mois de Septembre les Prix proposés par l'Académie de Marseille, & nous étant bornés à indiquer simplement come l'un des sujets de Poësie *La Fête de la Rose ou la Vertu couronnée*, nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur cette Fête, qui vraisemblablement est inconue à plusieurs de nos Lecteurs.

L'Institution de la *Fête de la Rose* est très ancienne; on l'atribue à ST. MEDARD Evêque de Noyon, qui vivoit dans le Vme Siècle de nôtre Ere, du tems de CLOVIS. Ce bon Evêque, qui étoit en même tems Seigneur de Salency, Village à une demi lieue de Noyon, avoit imaginé de doner tous les ans, à celle des Filles de sa terre qui jouiroit de la plus grande réputation de vertu, une somme de vingt cinq livres & une Courône ou Chapeau de Rosés. On dit qu'il dona lui même ce Prix glorieux à une de ses Securs, que la voix publique avoit nommée pour

être *Rosière*. On voit encore au dessus de l'Autel de la Chapelle de St. Médard, située à une des extrémités du Village de Salency, un Tableau où ce Prélat est représenté en habit pontificaux, & mettant une Couronne de Roses sur la tête de sa Sœur, qui est coiffée en cheveux & à genoux.

Cette récompense devint pour les Filles de Salency un puissant motif de sagesse. Indépendamment de l'honneur qu'en retiroit la *Rosière*, elle trouvoit infailliblement à se marier dans l'année. ST. MEDARD frappé de ces avantages, perpétua cet établissement; il détacha des Domaines de sa Terre onze à douze arpens, dont il affecta les revenus au paiement des vingt cinq livres & des fraix accessoires de la Fête de la Rose.

Par le titre de la Fondation, il faut non seulement que la *Rosière* ait une conduite irréprochable, mais que son Père, sa Mère, ses Frères, ses Sœurs & autres Parens, en remontant jusqu'à la quatrième génération, soient eux mêmes irrépréhensibles. La tache la plus légère, le moindre soupçon, le plus léger nuage dans sa Famille seroit un titre d'exclusion.

Le Seigneur de Salency à toujours été en possession & jouit encore seul du droit

de choisir la *Rosière* entre trois Filles du Village de Salency qu'on lui présente un mois d'avance. Lorsqu'il l'a nommée, il est obligé de la faire anoncer au P^{ro}ne de la Paroisse, afin que les autres Filles ses rivales aient le tems d'examiner ce choix & de le contredire, s'il n'étoit pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se fait avec l'impartialité la plus sévère, & ce n'est qu'après cette épreuve que le choix du Seigneur est confirmé.

Le 8 Juin, jour de la Fête de ST. MEDARD, vers les deux heures après midi, la *Rosière* vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottans en grosses boucles sur les épaules; accompagnée de sa Famille & de douze Filles aussi vêtues de blanc avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze Garçons du Village donent la main, se rend au Chateau de Salency, au son des tambours, des violons, des musettes &c. Le Seigneur ou son Préposé va la recevoir lui même. Elle lui fait un petit compliment pour le remercier de la préférence qu'il lui a donnée; ensuite le Seigneur, ou celui qui le représente & son Bailli lui donent chacun la main, & précédés des instrumens, suivis d'un nombreux cortège, ils la mènent à la Paroisse, où elle entend les Vêpres sur un Prié Dieu placé au milieu du Chœur.

Les Vêpres finies, le Clergé sort processionnellement avec le peuple pour aller à la Chapelle de ST. MEDARD. C'est là que le Curé ou l'officiant bénit la Couronne ou Chapeau de Roses, qui est entouré d'un Ruban bleu (*) & garni sur le devant d'un Anneau d'argent. Après la bénédiction & un discours analogue au sujet, le Célébrant pose la Couronne sur la tête de la Rosière qui est à genoux; il lui remet en même tems les vingt cinq Livres, en présence du Seigneur & des Officiers de sa Justice.

La Rosière, ainsi couronnée, est reconduite de nouveau par le Seigneur ou son Fiscal & toute sa suite jusqu'à la Paroisse, où l'on chante le *Te-Deum* & une Antien-

(*) Louis XIII se trouvant il y a 115 ans au Chateau de Varenne, près de Salency, M. DE BELLOY, alors Seigneur de Salency, supplia ce Monarque de faire doner en son nom cette récompense de la vertu. Louis XIII y consentit & envoya M. le Marquis DE GORDES, son premier Capitaine des Gardes, qui fit la Cérémonie de la Rose pour S. M. & qui par ses ordres ajouta aux fleurs une Bague d'argent & un Cordon bleu. C'est depuis cette époque que la Rosière reçoit cette Bague & qu'elle & ses Compagnes sont décorées de ce ruban. Tous ces faits sont constatés par les Titres les plus authentiques,

ne à ST. MEDARD, au bruit de la mouff-
quéterie des jeunes gens du Village.

Au sortir de l'Eglise, le Seigneur ou son Représentant mène la *Rosière* jusqu'au milieu de la grand rue de Salency; où des Censitaires de la Seigneurie ont fait dresser une table, garnie d'une nappe, de six serviettes, de six assiettes, de deux couteaux, d'une salière pleine de sel, d'un lot de vin clair et en deux pots (environ deux pintes & demie de Paris) de deux verres, d'un demi lot d'eau fraîche, de deux pains blanc d'un sol, d'un demi cent de noix & d'un fromage de trois sols. On donne encore à la *Rosière*, par forme d'hommage, une flèche, deux balles de paume, & un siflet de corne, avec lequel l'un des Censitaires siffle trois fois avant que de l'offrir. Ils sont obligés de satisfaire exactement à toutes ces servitudes, sous peine de soixante sols d'amende.

De là toute l'Assemblée se rend à la Cour du Chateau, sous un gros arbre, où le Seigneur danse le premier branle avec la *Rosière*. Ce Bal champêtre finit au coucher du Soleil. Le lendemain, dans l'après midi, la *Rosière* invite chez elle toutes les Filles du Village & leur donne une grande collation, suivie de tous les divertissemens ordinaires en pareil cas.

On ne sauroit croire combien cet établissement excite à Salency l'émulation des mœurs & de la sagesse. Tous les habitans de ce Village, composé de 148 feux, sont doux, honêtes, sobres, laborieux. Ils sont environ 500. Ils n'ont point de charue ; chacun bêche sa portion de terre & tout le monde y vit satisfait de son sort. On n'y voit point d'exemple d'un crime commis à Salency par un naturel du lieu, pas même d'un crime grossier & moins encore d'une foiblesse de la part du sexe, tandis que tous les Payfans des environs sont aussi brutaux, aussi vicieux qu'ailleurs. Quel bien produit un seul établissement sage, & que ne feroit on pas des homes en attachant de l'honneur & de la gloire au mérite & à la vertu ! Il est donc encore un endroit dans le monde, où un Chapeau de Roses est regardé come un prix des plus honorables & des plus flatteurs !

La dernière *Fête de la Rose* a reçu un encore un nouvel éclat, par la présence de plusieurs personnes des plus distinguées. M. LE PELLETIER DE MORFONTAINE, nouvel Intendant de Soissons, ayant voulu y assister, fut prié par le Bailli de faire les fonctions de Parain de la *Rosière*, en l'absence du Seigneur, M. DAUVRE', ancien Capitaine de Cavalerie & Chevalier de l'Or-

dre Royal & Militaire de St. Louis. M. l'Intendant, à cette occasion a doté la *Rosière* de quarante écus de rente pour se marier & y a ajouté une somme pour les fraix de noce & pour l'acquisition d'une Maison. Cette Payfanne se nomme Marie CAVE', Fille de Simon & d'Elizabeth de St. QUENTIN Vignerons. Elle n'est point jolie, cependant la vertu, & la modestie peintes sur son visage, la font paroître assez bien. Elle jouira pendant toute sa vie de la rente annuelle de quarante écus, qui, après sa mort, sera reverfible à perpétuité aux Filles Rosières, pour en jouir chacune une année.

M. l'Intendant a fait faire un Tableau de la dernière cérémonie, qui a été très bien exécuté par un Elève de l'illustre M. BOUCHER, qui lui même a dirigé l'ouvrage. On doit dans peu le graver à Paris pour doner une idée de cette Fête, à ceux qui ne peuvent en être les fpectateurs.

On a imprimé à Noyon une Romance, composée par M. le Comte de GENLIS, à la dernière Fête & qui fut chantée par Mad. la Comteffe au foupper qui fuit, chez M. le Prieur de Salency. Voici trois Couplets de cette Romance.

C'est la seule innocence
 Qu'on couronne en ce jour ;
 La Vertu , la Décence
 Ont le pas sur l'Amour.
 Un beau Bouquet de Roses
 Fait tout nôtre bonheur ;
 Un beau Bouquet de Roses
 Est le Prix de l'honneur.

On consulte nôtre ame
 Et non pas nos attraits ;
 Le moindre petit blame
 Nous prive pour jamais ,
 Du beau Bouquet de Roses
 Qui fait nôtre bonheur ,
 Du beau Bouquet de Roses
 Le Prix de nôtre honneur.

COUPLET adressé à M. l'Intendant de Soissons.

Ecoutez la Requête
 Des habitans d'ici ;
 Toûjours à nôtre Fête
 Venez à Salency :
 G'est un plaisir tranquile
 Pour un cœur vertueux ,
 Et le vôtre est l'azile
 De tous les malheureux.



E X T R A I T

De CELIANNE ou les Amans séduits par leurs vertus, par l'Auteur d'ÉLIZABETH.

CELIANNE réunissoit au plus haut degré la vertu, l'esprit & la beauté. Sa fortune & sa naissance ajoutaient à ces rares avantages. Elle avoit appris à raisonner avant que de se conoitre, & s'étoit fait des principes de conduite difficiles à suivre. Née sensible, avec un grand penchant à l'amour, elle résolut de se soustraire au joug des passions, „ son „ imagination enflammée par des lectures „ romanesques, l'avoit tellement *écbuffau-* „ *dée sur les grands sentimens*, qu'elle vou- „ loit être aimée par un esprit pur. Tout „ ce qui tenoit aux sens la révoltoit; elle „ prétendoit qu'on devoit en faire le sacri- „ ce à sa délicatesse. Belle & séduisante „ au delà de toute expression, faite pour „ plaire, elle inspiroit des desirs; mais „ trop vertueuse pour les satisfaire & „ trop coquette sans doute pour les étein- „ dre, par une conduite sincère, elle se „ plaisoit à *élever un trophée à son amour*

„ propre des divers sentimens qu'elle faisoit
 „ naitre, se promettant bien intérieurement
 „ de ne payer de retour que celui qui se
 „ restrindroit à la pure contemplation.

Un Amant, tel qu'elle le vouloit, n'étoit pas facile à trouver. Telle étoit sa façon de penser, quand ses Parens songèrent à la marier. Cette résolution l'éfraya; cette ame pure envisagea les suites de l'hymen avec un dégoût très vif. Après avoir résisté pendant quelque tems, elle se détermina enfin à prendre le parti de l'obéissance. Ses Parens usèrent du droit qu'elle leur donna de choisir pour elle; ils lui donèrent un Epoux, qui ne méritoit que de l'estime. CELIANNE passa les premières années de son mariage dans une douce tranquillité, satisfaite de plaire, sans rien trouver qui lui plut: Elle se lassa de cette situation; elle ne trouvoit pas qu'elle eut du mérite à remplir ses devoirs; elle ne conoissoit pas l'amour; elle ne rendoit point de combats; elle désira d'éprouver cette passion, pour avoir la gloire de la vaincre; mais quel pouvoit en être l'objet? Où le rencontrer?

MOZIME, jeune home de la plus aimable figure, âgé de 24 ans, élevé dans le plus grand éloignement du monde, venoit enfin d'y paroître. „ Le Mari de

„ CELIANNE en fit la conoissance & le
 „ préenta come un home dont la Société
 „ seroit charmante pour elle, par la dou-
 „ ceur de ses mœurs & la délicatesse de ses
 „ sentimens; car il étoit, disoit M. de
 „ C*** aussi honête, aussi scrupuleux
 „ que la femme la mieux née.

Ces éloges étoient faits pour piquer la
 curiosité de CELIANNE. MOZIME fut très
 assidu auprès d'elle; elle ne pouvoit plus
 s'en passer & leurs cœurs s'ouvroient à
 l'amour. Un jour qu'ils étoient las de
 leurs lectures & des études auxquelles ils
 se livroient ensemble, CELIANNE dit à
 MOZIME de lui faire sa confession. Le jeu-
 ne home lui avoue qu'il avoit aimé. CE-
 LIANNE, qui s'intéressoit à lui, rougit &
 tremble; la suite du discours de MOZIME
 la rassure, il avoit brulé des feux les plus
 purs pour une amie de sa Mère, & ensui-
 te pour une femme qui lui avoit persua-
 dé qu'elle l'aimoit. „ S'étant imaginé que
 „ le bonheur des vrais Amans ne consis-
 „ toit que dans l'intelligence des cœurs,
 „ il s'étoit conduit avec ses conquêtes co-
 „ me un Esprit angelique; ce qui avoit
 „ *horriblement* déplu à ces femmes, qui
 „ sans doute avoient une fausse idée de
 „ l'amour moral... Elles lui interdirent
 „ impitoyablement leur vue; de là il con-

„ cluait, qu'il avoit été trahi, trompé, „ indignement déçu.

Ce caractère étoit fait à l'unisson de celui de CELIANNE ; elle se sentit quelques desirs de dire à MOZIME qu'elle pourroit le consoler. La honte la retint ; mais le jeune home continuant sa confession, lui déclara, qu'elle étoit la troisième à laquelle il osoit porter ses vœux. La délicatesse, la pureté de ses sentimens enchantâ CÉLIANNE ; elle ne prévint point les dangers ; elle atendoit un Amant ; il étoit trouvé ; leurs cœurs s'épanchèrent ; ils y trouvèrent leur bonheur. Bientôt il y manqua quelque chose : MOZIME fut le premier qui s'égara dans des vœux, qui l'avoient autrefois révolté. CÉLIANNE, sans l'avouer, se trouva bientôt dans la même situation. Elle a le plaisir de combattre, d'éloigner son Amant ; de le rappeler. Leur délicatesse, qui avoit été pour eux une source de bonheur, en devint une de maux. La coquetterie de CÉLIANNE rend MOZIME jaloux. MOZIME à son tour, obligé de faire un voyage, a la mal adresse, dans une de ses lettres, de faire l'éloge d'une jeune personne qu'il rencontre appelée SOPHIE, & d'en tracer un portrait flateur. Enfin toutes les inquiétudes des deux Amans se dissipent ; MOZIME revient auprès de CÉLIAN-

NE ; il la trouve endormie , il se hazarde à faire un demi larcin sur ses lèvres. Elle se réveille ; l'anéantissement , la langueur que le sommeil laisse après lui ; la présence de MOZIME jettent quelque trouble dans son ame. Le tendre jeune home égaré se dispose à en profiter ; CELIANNE lui demande grace & l'obtient. Dans ce moment son Epoux arrive ; elle sent toute son imprudence & renonce à la gloire de combattre une passion. Sa présence d'esprit dissipe les inquiétudes que M. de C * * * auroit pu prendre : Elle éloigne MOZIME , qui languit quelques mois , se console ensuite & se marie avec cette même SOPHIE , dont il a fait un si vif éloge dans un tems où il devoit être occupé de CELIANNE. Il revient à la Ville , & présente son Epouse à son ancienne Maitresse , qui devient son Amie. „ Ils ne purent se revoir sans émo-
 „ tion ; mais trop vertueux l'un & l'autre ,
 „ pour se livrer à de coupables sentimens ,
 „ ils les renfermèrent dans leurs cœurs ,
 „ & passèrent le reste de leur vie dans la plus pure & la plus parfaite amitié ;
 „ bonheur dont ils n'auroient pas joui ,
 „ s'ils se fussent livrés à leurs criminels desirs.

Il y a du sentiment dans cette bagatelle

le; mais l'Auteur n'écrit pas toujours naturellement. Il se livre aussi trop à la manie de faire des portraits; on en trouve quelquefois cinq ou six l'un après l'autre; ces sortes de morceaux doivent être rares & faillans.



SONGE D'AZEMIR.

CONTE MORAL.

J'AVOIS quitté *Gallipolis*, où j'ai pris naissance, pour aller en *Crète* voir un ami de mon père, qui s'appelloit ARISTE'E. Il demuroit depuis quelques années dans cette Isle où régnoit le sage MINOS. Les vertus de ce Prince y atiroient une foule d'étrangers qui la préféroient à leur patrie. Un jour, après avoir suivi le cours d'un ruisseau dont l'eau, plus pure que le cristal, couloit sur un sable d'argent dans un vallon solitaire, mes rêveries furent tout à coup interrompues à l'aspect d'une forêt immense, dont la majestueuse obscurité portoit à l'imagination quelque chose d'attrayant & de redoutable. Je m'avançai dans le bois, & je marchai quelque temps à travers les arbres, sans tenir une route

certaine. Epuisé de lassitude, je m'assis sous un chêne dont la tête couronnée de verdure s'élevoit jusqu'aux nues, & dont le pied étoit arrosé par une source qui répandoit au loin une fraîcheur délicieuse. Le doux murmure de ses eaux suspendit l'activité de mon ame & me plongea dans un sommeil profond, pendant lequel j'eus un songe que m'envoia, sans doute, la Divinité qui présidoit à ces lieux.

Un Vieillard, dont les cheveux étoient blancs come la neige, mais qui paroissoit encore conserver sous le poids des années toute la vigueur de la jeunesse, s'avance vers moi : Jeune home, me dit il, en me tendant la main avec un sourire gracieux, la Déesse à qui cette forêt est consacrée, conoit vôte amour pour la vertu. Venez avec moi dans son temple; venez lui rendre vos hommages : Elle veut elle même vous instruire des moyens de rendre vôte vie heureuse. Je suivis mon respectable guide. Après avoir fait de longs circuits dans la forêt, j'aperçus un vaste gazon de figure ronde, bordé de tous côtés par des cédres antiques. Quelques personnes s'entretenoient sous leur ombrage, en attendant qu'on les introduisit dans le temple qu'on distinguoit au milieu de cette espèce

de cirque. A nôtre aspect elles se levèrent , vinrent au devant du Vieillard , & le prièrent de leur ouvrir la porte. Il leur fit signe de rester à leur place. Quelle fut ma surprise ! Les portes du temple fermées pour ces mêmes personnes , qui paroïssent empressées de porter leurs ofrendes à la Déesse , s'ouvrirent d'elles mêmes. Une frayeur mortelle s'empara de mes sens Mes genoux se déroboient sous moi : Je pouvois à peine respirer. Mon conducteur s'apercevant de ce qui se passoit dans mon ame , me prit la main , & jettant sur moi des regards où la douceur étoit peinte : Vertueux jeune home , me dit il , tout vous annonce vôtre bonheur ; rassurez vous , & bannissez de vôtre cœur toute crainte injurieuse à la Divinité qui vous done aujourd'hui les témoignages les plus éclatans de sa bienveillanee. Ces paroles rapellèrent mon courage. J'entrai dans le vestibule où se tenoient ordinairement les voyageurs : Il me parut si petit , que je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon étonement à mon guide. Il est encore trop grand , me dit-il , pour ceux qui portent ici leurs pas. Sachez que la Déesse qui rend ses oracles dans cette solitude , est la *Vérité*. Quoique très jeune encore , vous avez assez vécu pour savoir qu'on la consulte peu ,

tandis qu'on court en foule chez son éne-mi, dont les Autels sont toujours chargés de présens. Quelques mortels, conduits par une vaine curiosité, viennent de tems en tems la chercher jusques dans cette azile; mais éfrayés par la simplicité qui règne dans ces lieux, ils s'en retournent presque tous, en se plaignant de la fatigue du voyage.

Tandis qu'il me parloit ainsi, mes yeux étoient fixés sur une petite porte qui me paroissoit moins l'entrée d'un Temple, que celle d'un Caveau, & qui tout à coup s'ouvrit ainsi qu'avoit fait la première, & j'y suivis mon guide avec autant de confiance que de joie. Mais quel fut mon ravissement! Je crus me voir transporté dans les Cieux. Cet édifice étoit d'une simplicité noble, majestueuse, & qui imprimoit le respect. La voute en étoit soutenue par un double rang de colones de Jaspe, qui paroissoient plutôt faites par la main de quelque Divinité, que par celles des homes. Les murs étoient du plus beau marbre blanc, sur lequel on voioit les portraits, de ceux qui dans tous les tems s'étoient sacrifiés aux intérêts de la Déesse. La Déesse, elle même, s'y monroit sur un Trône d'or, & dont l'éclat plaisoit aux yeux, mais sans les éblouir. Sous ses

pieds étoit la chimère, qui s'épuisoit en vains efforts pour briser les liens de son esclavage. J'étois humblement prosterné....
Levez vous, me dit la Déesse: L'amour que vous eûtes pour moi des votre enfance; l'encens que vous avez brulé sur mes Autels, dans le sein même de la corruption, aux yeux de ceux qui me foulent aux pieds pour se livrer à mon plus cruel ennemi; vos sentimens enfin vous ont rendu digne de mes bontés; & l'avenir va se dévoiler à vos yeux. Votre Père, élevé à l'ombre du Trône, est dévoré de sentimens jaloux, qui lui font haïr ceux dont l'élévation pourroit donner quelqu'ateinte à la sienne. Pour s'affermir contre eux, il veut vous unir à MELINDE, dont les attraits font l'ornement de votre Cour, mais dont l'ambition est aussi grande que la sienne. Son crédit qu'il croit ébranlé, lui fait envisager ces nœuds come un moyen certain d'en imposer aux Courtisans, dont il redoute les intrigues. Et vous qu'il éblouit par de si brillantes chimères, vous-même n'aspirez qu'après l'instant qui doit vous unir avec MELINDE. Mais ces idées se dissipent bientôt, & ce n'est point en l'épousant que vous serez heureux.

A ces mots la Déesse, après m'avoir

touché d'une bague d'or, disparut tout à coup avec le Temple même. Je ne vis plus qu'un Palais immense, dans lequel une foule de gens s'empressoit d'entrer, & parmi lesquels je reconus plusieurs de mes connoissances, car l'ai. leger de ceux de ma patrie les trahissoit. Je m'approchai pourtant d'un home, dont la physionomie aussi douce que prévenante, me disposa en sa faveur. Il sortoit de ce Palais & paroissoit absorbé dans de profondes rêveries. Je lui demandai respectueusement quel étoit le Maître de ce magnifique séjour. Jeune home, me dit-il, fuyez cette terre maudite; cessez de respirer un air empesté, qui vous inspireroit bientôt l'amour du crime. Je lui marquai tout mon étonnement d'entendre ainsi parler un home qui sortoit à peine d'un lieu qu'il me peignoit sous de si noires couleurs. Suivez-moi, me dit-il.

Arrivé avec lui sous des planes qui formoient un épais ombrage: Je suis né, me dit-il, en soupirant, sur les bords de l'Euphrate, de parens aussi distingués par leur rang que par leur opulence. Mon Père, dont la Maison étoit ouverte aux Savans de tous les Pays, conçut un si grand amour pour les Lettres, que j'avois à peine sept ans, qu'il me fit partir pour l'Égypte, & confia mon éducation à un Gram-

maitien célèbre. Ma Mère, qui m'aimoit avec d'autant plus de tendresse, qu'elle avoit perdu tout espoir d'avoir d'autres enfans que moi, voulut en vain me retenir. J'appris bientôt que mon éloignement avoit causé sa mort. Je ne revins que long-tems après dans ma patrie : C'est-à-dire, qu'après m'être instruit dans les Sciences, & avoir profité des leçons des plus habiles Maîtres d'un Pays, où tous les Arts & les Talens étoient dans leur splendeur. Je me croiois heureux : L'ignorance à mes yeux étoit alors le plus déplorable des maux qui pussent affliger l'humanité. Mon Père, transporté du succès de mon voyage, ne se laissoit point de m'entendre, ni de faire naître des occasions propres à déployer mes talens & mon éloquence. Mais il ne jouit pas long-tems de ce plaisir : La mort ne tarda pas à me priver du plus tendre des Pères. J'étois riche : Je trouvois des consolateurs. Une foule de beaux esprits vint s'emparer de ma Maison ; & je vous avoue à ma honte, que l'encens dont ils m'enivrèrent opéra plus encore sur moi que leurs discours. J'étois flaté de leurs attentions ; il me sembloit qu'ils ne respiroient que pour moi, je négligeai mes plus chers intérêts pour ne songer qu'aux leurs ; & je n'ouvris enfin les yeux ,

que lorsque ma fortune dissipée me livra à la merci des plus impitoyables Créanciers. Je me vis seul alors ; & je sentis que je le méritois. Les beaux discours que j'avois faits sur le courage, sur la constance & sur la grandeur d'ame, ne m'avoient point appris la pratique de ces vertus : Je n'avois malheureusement aquis que le talent de bien dire, sans m'être jamais occupé de celui de bien faire. Tout ne seroit enfin qu'à m'humilier d'autant plus. Après avoir mené quelques années la vie la plus obscure & la plus triste, je crus trouver chez les Gymnosophytes, ce solide bonheur après lequel mon cœur sensible soupiroit. Je me trompois encore ; & j'étois prêt à retourner dans ma patrie, lorsqu'un jeune home que j'avois autrefois connu en Egypte, vint m'aborder & me pria de l'accompagner dans les voyages que sa curiosité lui avoit fait entreprendre. Ma patrie avoit peu de charmes pour moi : Le peu de biens qui me restoit ne me permettoit plus d'y pouvoir vivre avec l'éclat qui m'environoit ci devant ; je céдай à ses instances. Après avoir parcouru différentes contrées, nous arrivames à Gallipolis, qu'on nous disoit être le centre des Beaux-Arts, de la politesse & du gout. La vue des Habitans ne démen-

toit point ces idées ; la joie sembloit briller dans tous les yeux , la liberté dans toutes leurs actions ; tout respiroit le luxe & la mollesse. Nous les suivimes jusques dans le Temple , où nous fumes surpris de trouver un assemblage de tous les Peuples de l'Univers. Mais quelle fut mon indignation , lorsque je vis que le mensonge étoit la Divinité qu'on y adoroit , & que j'aperçus au nombre de ses partisans , ceux de mes Compatriotes que j'avois regardés jusqu'alors come les plus zélés défenseurs de la vérité ! J'en sortis à l'instant , & je rêvois aux moyens de retourner promptement dans ma patrie pour vivre dans la retraite avec un mince revenu , lorsque vous m'avez abordé. Que mon expérience & mes malheurs vous soient utiles ! Que mes voyages aussi peu fructueux que fatiguans , vous apprennent à vivre paisiblement dans les lieux où vous êtes né , à ne point ajouter à cette foule d'ennemis d'une vertu réelle , pour cultiver un fantôme imposteur dans un Temple où tout ne présente à l'esprit qu'illusion , & que prestiges. Cet home , après avoir fini ces mots , disparut à mes yeux , & me laissa dans le plus grand embarras. Je craignois , en entrant dans ce Temple , d'offenser la Divinité dont la puissance m'a-

voit transporté dans cette Empire. Peut-être, me disois je intérieurement, veut elle éprouver ma confiance, & voir si je puis surmonter ce que m'inspire en cet instant la curiosité. Peut-être aussi prétend-elle ajouter à mon averſion pour le mensonge, en me rendant témoin de tout ce qui se passe dans son Temple; me voir enfin braver son ennemi jusqu'au sein de sa gloire même. Cette dernière idée flautoit mon courage; elle me décida; j'entrai dans le Temple. Sa vaste entrée étoit obombrée au dedans par un nuage impénétrable à la lumière. Cet édifice immense étoit éclairé par des lustres suspendus à la voute, & à la lueur desquels on voioit un nombre infini d'Autels surchargés des ofrandes qu'on y apportoit de tous les coins de l'Univers. Les murs étoient décorés de tableaux représentant les fables de tous les Pays. La trahison, la fraude & leur indigne sœur la calomnie, y paroissoient sous les plus riantes couleurs. Je m'avançai vers le milieu du Temple, où, sous un Dôme aussi vaste qu'élevé, le Dieu rendoit ses oracles trompeurs. L'on ne pouvoit apercevoir son Trône; les vapeurs dont il étoit continuellement environé le déroboient à la vue. Mais que devins-je, lorsqu'en jet-

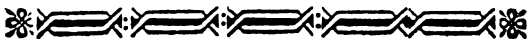
tant les yeux de tous côtés, je vis au pied de l'un de ces Autels, cette MELINDE qui m'étoit promise, & qui en regardant un jeune petit Maître, le conjuroit de ne point s'alarmer de nôtre hymen, & lui juroit les sentimens les plus inviolables. Perfide ! m'écriai-je, avec fureur, en me précipitant vers elle, tu recevras le prix de ton forfait. Mais j'avois à peine parlé, que tout disparut à mes yeux, & que je me retrouvai dans le Temple de la Vérité, auprès d'une jeune personne simplement mise, dont la beauté fit sur mon cœur l'impression la plus sensible, & qui sortit presque aussitôt. L'éloignement de cet aimable objet me plongea dans la rêverie, & m'affligea au point que la Divinité fut touchée de ma douleur : AZEMIR, (me dit-elle) j'ai cru, pour vous, devoir lever ce voile épais qui cache l'avenir à tous les mortels. Cette foule innombrable, & qui se renouvelle à chaque instant dans le Temple d'où vous sortez, doit vous prouver à quel point le mensonge a d'empire sur les humains ; tandis que, reléguée au fond de ce triste désert, j'y suis à peine recherchée par un petit nombre de sages. Vous êtes de ce nombre ; vous m'avez plu : Tachez de me
plaire

plaire toujours, vous me verrez toujours la même. Vous avez vû votre MELINDE, & savez maintenant ce que vous en devez penser.... Quelle différence, AZEMIR, entre cette perfide & l'intéressant objet que vôtre œil cherche encore dans ce Temple! AZEMIR, vous l'épouserez : Oui, vous épouserez un jour cette CAMILLE vers laquelle un pouvoir invincib'le vous entraîne. Vous ferez tous les deux heureux, pourvu que vous m'aimiez toujours. Je tombois aux pieds de la Déesse, lorsque le son des cors dont rétentissoit la forêt, vint tout à coup me réveiller. Je regretai mon songe, & retournai chez ARISTE'E tristement occupé de tout ce que j'avois perdu. Je m'aperçus bientôt que ma passion pour MELINDE étoit chaque jour moins ardente. Je n'avois plus le même empressement de la voir. Je n'allois plus sur le bord de la Mer tourner mes yeux vers Gallipolis. Si j'y allois encore, c'étoit pour rêver à CAMILLE. Mais lorsque je me rappellois que cette aimable objet n'existoit que dans mon esprit, je versois des torrens de larmes. Grands Dieux! m'écriois-je dans ma douleur, rendez CAMILLE à mes desirs, ou délivrez moi d'un amour qui fait trop long-tems mon supplice!

Cependant l'inquiétude où j'étois de n'entendre rien de mon Père, me déterminâ à quitter la Crète, & à retourner dans ma patrie pour apprendre de ses nouvelles. Mais Ciel ! que j'y trouvai de changemens. Mon Père, après avoir été disgracié par les intrigues d'une jeune étrangère, à qui ses charmes donoient une autorité sans bornes, avoit été relégué dans une Maison de campagne, où le chagrin de son exil l'avoit mis au tombeau. MELINDE, environée d'une foule d'Amans, avoit épousé ce même jeune home que j'avois vû pendant mon sommeil, & le trahissoit chaque jour. Après avoir rendu les devoirs funèbres à mon Père & recueilli ses cendres dans une Urne que j'arrosai mille fois de mes pleurs, je résolus de retourner & d'aller finir mes jours auprès de mon sage ARISTE'E. D'ailleurs mon rêve, dont l'accomplissement se manifestoit à mes yeux, me donoit l'espérance de trouver dans la Crète cette CAMILLE, sans laquelle je ne pouvois espérer d'être heureux.

Mais à peine étions-nous en Mer, que nôtre Vaissseau fut jetté par la tempête sur une Côte éloignée du rivage où j'avois abordé la première fois. Je ne voulus plus m'exposer à la fureur des flots ; je me fis

mettre à terre & pris la route qui conduisoit à la demeure d'ARISTE'Z. Le lendemain, come j'entrois dans un Village où je devois passer la nuit, j'aperçus quelques jeunes Filles qui ramenoient leurs troupeaux des paturages. A mesure qu'elles s'avançoient, j'éprouvois tour à tour des sentimens de plaisir, d'espérance & de crainte; il sembloit que tout m'annonçat l'aproche de CAMILLE. C'étoit en effet elle même! Je reconus ses traits enchanteurs, ses graces simples & naïves, si rarement unies à la beauté. Dès qu'elle m'aperçut, une rougeur aimable couvrit son front; ses regards, qu'elle tournoit de tems en tems sur moi, remplissoient mon ame de la volupté la plus pure. Nos cœurs faits l'un pour l'autre se jurèrent bientôt un amour éternel, & je ne tardai pas à devenir le plus heureux des homes.



L E T T R E
A U X E D I T E U R S .

M E S S I E U R S ,

LA bagatelle ci jointe est l'ouvrage d'un moment. De jeunes personnes ayant donné ces quatre mots à l'Auteur ; *Bouquet* , *Bouffon* , *Cercueil* & *Epousée* , en le priant de faire une Histoire sur ces mots, il la fit pour les amuser.

Des personnes à qui l'Auteur doit du respect & de l'obéissance, l'ont engagé de vous l'envoyer pour la mettre dans votre Journal, contre sa propre conviction ; car il est come sur, que ce badinage ne mérite pas d'y occuper une place.

J'ai l'honneur d'être avec une respectueuse considération &c.



L'OUVRAGE D'UN MOMENT.

HERSILIE étoit une Demoiselle très aimable, qui joignoit les talens acquis aux naturels, elle appartenoit à une famille qui tenoit un rang très considérable dans la Province, par sa naissance, & par ses richesses; & ses parens n'avoient rien négligé pour lui doner la meilleure éducation. Ils avoient trouvé chez elle toutes les dispositions à devenir une fille parfaite; belle sans le savoir, on ne voyoit dans son maintien & dans ses manières ni art, ni coquetterie; savante sans ostentation, spirituelle sans méchanceté, aimable sans caprices, HERSILIE faisoit la joie de ses parens, l'ornement de la Ville, l'admiration des Etrangers, les délices de ses amies, par le meilleur de tous les caractères; le seul défaut qu'on y trouvoit, si s'en eut été un, étoit une indifférence des plus marquée pour tous les jeunes gens qui s'empressoient de lui offrir leurs hommages; il étoit peu de Cavaliers qui pussent la voir sans l'aimer; aucun n'avoit trouvé le chemin de son cœur, ni pû obtenir d'elle

que les égards & les politesses d'une personne bien née.

Un jeune Seigneur arriva à M. . . . , il se nommoit LISIMOND, il étoit d'une figure charmante, & joignoit à cet extérieur enchanteur toutes les vertus & les talens qui rendent un jeune homme aimable & qui le font chérir & rechercher de la société. Dès qu'il eut vu HERSILIE, il l'aima, mais la modestie & l'indifférence de Mlle. de W. lui ôta la hardiesse de déclarer ses sentimens; le rang que les parens de LISIMOND tenoient dans le monde étoit encore supérieur à celui des parens d'HERSILIE, il ne pouvoit douter qu'on ne la lui accordât s'il en faisoit la demande, mais trop délicat pour la tenir de la seule autorité paternelle, il ne vouloit devoir sa main qu'à son amour.

Cependant il s'adressa au Baron de W. Père d'HERSILIE pour lui demander l'entrée dans sa maison en lui avouant que Mlle. de W. seroit le principal objet de ses visites. Le Baron fut très favorable à LISSIMOND, qui s'affura que ce vieux Seigneur ne feroit valoir ses droits de père, que quand le jeune Comte auroit obtenu le consentement de Mlle. de W.

Depuis ce jour il s'en passa peu ou point sans que LISIMOND vit HERSILIE, chez

elle, mais cet accès facile ne le rendoit pas plus hardi, & Mlle. de W. favoit éviter toutes les occasions où il eut pu se déclarer. Le jour de sa Fête arriva ; LISIMOND saisit avec empressement celle qui s'offroit de faire briller sa galanterie : Il envoya un Bouquet magnifique à HERSILIE, en la nommant Reine d'un Bal superbe.

Mlle. de W. eut peut être refusé ; mais ses Parens lui firent sentir qu'elle ne le pouvoit sans comettre une grossière impolitesse ; elle se vit donc obligée pour la première fois, de faire les honneurs d'une Fête qui étoit toute pour elle, & dont, malgré le silence du Cavalier, elle ne pouvoit se dissimuler le motif. Elle s'en aquita avec tant de grace, de modestie, & d'un air si dégagé, que personne n'eut pû penser qu'elle soupçonat que le jeune Comte eut pour elle plus que de la déférence, & les rivaux de LISIMOND, pour qui d'abord il avoit été très redoutable, ne virent plus en lui qu'un Amant de plus d'HERSILIE, mais un amant malheureux.

Tout ce que produisit d'heureux pour LISIMOND cette brillante partie, c'est qu'il ne quita presque point HERSILIE, qu'il dansa avec elle, qu'il lui parla tant qu'il voulut, de tout, hors de son amour. Bien des mois s'écoulèrent, sans qu'il fut

plus avancé, il avoit découvert ses sentimens ; d'abord , on l'écouta sans émotion , ni colère ; ensuite on le pria de discontinuer des discours où l'on n'étoit pas acoutumée & qui déplaisoient ; enfin, on en vint à le menacer de le bannir s'il ne savoit se taire ; il le promit : Le voilà donc contraint de soupirer tout bas.

Que je suis malheureux , dit-il un jour à un vieux Domestique , qui lui étoit attaché dès son enfance & qui avoit toute sa confiance , que je suis malheureux ! J'aime sans espoir d'être jamais aimé. Vous le croiez , dit ce vieux Valet & moi je suis sûr qu'on vous aime : Et sur quoi , je te prie , le crois tu ? Sur quoi : Hé ! pouvez vous me le demander ? Votre amour vous rend il aveugle , voyez votre figure : Est-elle faite pour être rebutée ? Votre esprit , votre nom , vos biens , vos vertus , tout parle pour vous ; & à moins que Mlle. de W. ne soit sans ame , (ce qui ne paroît pas) , elle doit vous rendre la justice qui vous est due. Je te conois , mon pauvre LA BRIE , répond LISIMOND , tu es BOUFON de ton caractère , & tu crois me consoler en me raillant. Non , non , Mon cher Maître ? Je ne raille point , je dis ce que je pense & ce que je crois , & si vous voulez nous découvrirons bien

Si l'indifférence de Mlle. de W. est réelle, faites le malade, vous savez l'intérêt que les Parens d'HERSILIE prennent en vous, ils n'ignoreront pas long-tems vôtre mal, & laissez moi conduire le reste.

LISIMOND se met au lit; bientôt on publie qu'il est fort mal; le père d'HERSILIE le vient voir: Il lui sembla qu'il avoit une Fièvre brulante. Le malade ne parla que de son amour pour sa fille, de son désespoir de n'avoir pu lui plaire: Dites lui que je meurs pour elle, Monsieur; puisque je n'ai pu la toucher, qu'ai-je besoin de vivre.

Le vieux Baron aimoit chèrement LISIMOND; il s'en alla chez lui le cœur pénétré de douleur; & entrant dans l'appartement de son Epouse, il y trouva sa fille, hé bien, dit il, à cette dernière en soupirant, vous serez bientôt contente, LISIMOND vous aime d'une tendresse peu commune, il n'a pu vous toucher, vôtre indifférence va le mettre au tombeau, & sa mort mettra bientôt fin à un amour qui vous déplaît tant. HERSILIE avoit pâli du discours de son père, mais se remettant assez promptement, elle lui dit, qu'elle lui permettroit de croire, qu'elle ne pouvoit doner ni la santé, ni la maladie au jeune Comte: Ma Fille, ma Fille,

lui dirent ses bons Parens? V^otre indifférence n'étoit pas de saison avec un homme come celui là ; tout vous disoit qu'il méritoit d'être distingué de la foule de ceux qui vous ofroient leurs hommages ; mais nous vous l'avons promis, nous l'avions promis à LISIMOND, v^otre cœur seul décidera ; v^otre choix sera le nôtre.

Quelques jours après le Valet de LISIMOND se fit anoncer. C'étoit le matin, & HERSILIE, à son ordinaire, étoit auprès de ses chers Parens. LA BRIE entra dans l'appartement de la Barone; il étoit tout en noir. Ces habits lugubres frappèrent HERSILIE, & ses Père & Mère : D'où vient ce grand deuil ! Mon cher LA BRIE ? Quelle triste nouvelle nous anoncent-ils ? lui demanda le Baron. Elle est bien triste pour moi, reprit ce Valet en pleurant ; mon jeune Maître n'est plus. Il n'est plus ! s'écrièrent le Baron & la Barone : Il n'est plus, dit foiblement HERSILIE, Ciel ! il n'est plus. En même tems elle tomba sans conoissance ; ses Parens s'empresèrent de la secourir, elle ouvrit les yeux. Ah ! laissez moi mourir ! mon cher Père & ma chère Mère, puisque LISIMOND n'est plus. Ah ! ma Fille, dirent ses tendres Parens ; pourquoi cacher jusqu'à ce jour des sentimens qui eus-

sent faits nôtre joie & ton bonheur ! Hélas ! mes chers Parens ! Ils m'étoient inconnus à moi même ; ce n'est que depuis deux jours que je les ai découvert ; une fausse honte m'a empêché de vous ouvrir mon cœur : Quand le public nous a doné un caractère , il est rare qu'on ne craigne pas sa censure , si on vient à en changer : Mais pardonnez ma foiblesse ! LISIMOND est mort : Je voulois mourir sans penser que le jour qui m'auroit vue dans mon cercueil vous auroit conduits , mes chers Père & Mère , au tombeau : Pardonnez ! je vivrai pour vous ; mais uniquement pour vous. Vous vivrez aussi pour moi , dit une voix , qui fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent. Vous jugez bien que c'étoit celle de LISIMOND , qui vint se jeter aux pieds d'HERSILIE , qui toute tremblante n'osoit lever les yeux. Pardonnez , Mademoiselle ! Pardonnez , disoit tendrement le jeune Comte , la supercherie que je vous ai laissé faire. C'est mon Valet , qui voyant mon désespoir , l'a conduite & imaginée. Pardonnez la moi , si vous ne voulez pas , belle HERSILIE , qu'un mensonge devienne une vérité. Pendant son discours HERSILIE s'étoit remise ; ses Parens ; embrassoient LISIMOND à ses genoux , & n'étoient pas fâchés de son in-

nocent artifice, attendant avec impatience le parti que cette belle fille prendroit.

Après quelques minutes, Mlle. de W. dit au Comte, en le priant de se lever, & avec une grace & une rougeur modeste qui la rendoit, si ça ce pouvoit, encore plus belle. Monsieur, pour vous empêcher de mourir éfectivement, je veux bien vous apprendre que je dépens absolument de mes Parens, & que j'obéirai sans répugnance à leurs ordres: Graces à vos soins ou à ceux de vôtre Domestique, tous mes secrets vous sont connus; vôtre mort feinte n'en a fait qu'avancer de quelques jours la déclaration. HERSILIE se déroba aux transports du Comte, en se levant pour se retirer dans son appartement, & en demandant d'y être seule pour se remettre sans doute d'une émotion qui étoit visible.

LISIMOND aprit au Baron & à la Baronne, sa feinte maladie; que son Valet avoit pris le grand deuil pour mieux feindre sa mort, que lui l'avoit suivi, ayant gagné une des femmes de Chambre de la Baronne qui l'avoit caché dans son Cabinet, dont son Valet ne lui avoit permis de sortir qu'au moment où HERSILIE avoit avoué sa tendresse pour lui, & l'avoit par

là rendu le plus fortuné de tous les hommes, du plus malheureux qu'il se croioit

Le jour fut pris pour tout régler, les Parens de LISIMOND lui acorderent leur consentement avec plaisir, charmés d'acquiescer une Bru du mérite de Mlle. de W.

La grande cérémonie se célébra, & elle fit la joie des deux Epoux, de leurs Parens & de leurs Amis; les Amans d'HERSILIE pensèrent en perdre l'esprit, cependant le tems qui console de tout fit sur eux son éfet.

HERSILIE devenue Comtesse de *** fut une femme aussi adorable qu'elle avoit été une fille charmante, & devint le modèle de toutes les femmes, dans toutes les branches de ses devoirs; aimant chèrement son Mari, & n'aimant que lui, chose bien rare dans ce Siècle. LISIMOND ne fut pas moins le modèle des Maris vertueux; sa femme lui fut toujours aussi chère qu'avant qu'il l'eut épousée.



N O T I C E

De THEAGENE, Tragédie nouvelle.

THIAMIS, depuis que SESOSTRIS l'avoit chassé du Trône de Memphis, s'étoit rendu Maître de la Crète qu'il gouvernoit

en Tiran. Dans le cours de ses pirateties, il avoit enlevé CARICLE'E, malgré tous les efforts de THEAGENE son Amant qu'elle croyoit mort. Il l'avoit conduit dans son isle, & vouloit l'épouser. Toute la consolation, tout l'espoir de CARICLE'E étoit en CALASIRIS, Vieillard grec, qui, outre son crédit a la Cour du Tiran, y conservoit un caractère vertueux. THEAGENE, qui étoit échapé au trépas, arive dans la Crète, soutenu d'une Flote puissante, & vient en qualité d'Ambassadeur de SESOSTRIS, négocier la paix avec THIAMIS qui la refuse. Il voit CALASIRIS, & bientôt reconnoit en lui son Père. Cette reconnoissance est suivie de celle des deux Amans. Mais THIAMIS, qui soupçonne THEAGENE, se présente, & le fait charger de fers. Il tente de nouveaux efforts auprès de CARICLE'E, pour lui faire accepter son Trône & sa main. Alors THEAGENE & CALASIRIS paroissent enchainés. THEAGENE avoue que son Père, fécondé d'une troupe fidèle, alloit le dégager, lorsqu'ils ont été surpris par les gardes du Tiran & emmenés devant lui. THIAMIS lui offre la vie de CALASIRIS, à condition qu'ils fuiront l'un & l'autre, & lui laisseront CARICLE'E. On conçoit quels combats naissent de cette situation. Sur le refus de CALASIRIS même, THIAMIS ordonne leur mort. Elle est cependant suspen-

due. Le Tiran les fait retirer , pour proposer à CARICLE'E l'alternative de son hymen avec lui, ou de la mort de son Amant. On lui annonce dans cet instant, que la Flote Egyptienne est prête à l'acabler ; & dans son désespoir, il donne ordre de renfermer CARICLE'E dans une Tour du Palais. PASICLE'E, chef de la Flote, ayant appris la détention de THEAGENE, se hâte de le délivrer. Ils rencontrent le Tiran qu'ils font tomber sous leurs coups. THEAGENE vient en instruire son Père. Il apprend à son tour la captivité de CARICLE'E, & cet Amant vole à sa délivrance. Mais THIAMIS, qui respiroit encore, avoit déjà ordonné qu'on mit le feu à la Tour. Il revient sur la Scène & s'apprête à poignarder CALASIRIS, lorsque THEAGENE, victorieux & suivi de CARICLE'E, vient l'immoler lui même à leurs yeux.

Le sujet de cette Tragédie est tiré d'un Roman Grec très connu ; mais quand le Drame n'auroit pas des beautés propres à lui concilier le suffrage des Lecteurs, le Discours qui le précède désarmeroit certainement la critique. L'Auteur s'y fait lui même son procès avec une impartialité, disons mieux, avec une sévérité rare. Il y montre même une indifférence vraiment philosophique sur le sort de tous ses ouvrages ; indifférence que le public ne par-

tagera pas. Nous voudrions pouvoir nous étendre davantage sur ce Discours, plein de traits ingénieux, & fort agréable à lire. Quant à la Tragédie, on ne peut douter que le mauvais choix du sujet n'ait contribué plus que tout au-re chose au peu de succès qu'elle a eu sur le Théâtre. Cependant, tout ingrat qu'étoit ce fond, l'Auteur a su en tirer des situations heureuses, quelquefois de l'intérêt, & de très beaux détails. La versification en est, en général, élégante & forte. Nous ne citerons que le morceau suivant, en regrettant que les bornes de cet Ouvrage ne nous permette pas d'y en joindre d'autres. C'est CALASIRIS qui parle à CARICLE'E, & qui justifie ainsi son séjour à la Cour d'un Tiran.

Conoiss^{ez} moi, Madame ;
 Et souffrez qu'avec vous j'épanche ici mon ame.
 L'Elide est ma patrie : Aux honneurs apellé,
 De leur fardeau brillant je me vis acablé.
 Je parus dans les Cours; mais, détestant les brigues,
 Le front calme & serein, j'y marchois sans intrigues.

J'apuyois l'innocence au Tribunal des Loix ;
 J'aimois la vérité, j'osai la dire aux Rois.
 Vous en voyez le prix L'imposturo & l'envie
 Ont de leur soufle impur empoisoné ma vie ;

Et bientôt sur l'écueil d'où j'étois renversé,
 En attendant l'orage, un autre fut placé.
 Echappé des périls de la première enfance,
 Un Fils m'étoit resté, tendre & frêle espérance !
 Que la Nature est douce à des cœurs sans remord !
 Ses faveurs me vengeoient des jeux cruels du sort ;
 Et, sans chercher des Grands l'amitié passagère,
 Courtisan détrompé je n'étois plus que Père.
 Par de nouveaux soupçons on osa me noircir ;
 Des lieux qui m'ont vu naître, il falut me bannir.
 Il falut confier, d'un Fils trop jeune encore,
 Au zèle d'un Ami, la triste & sombre aurore.
 De l'infortune alors je sentis tout le poids.
 Mon Fils . . . , je t'embrassai pour la dernière fois !
 Je ne l'ai point revu, pardonnez à mes larmes.
 L'Univers à mes yeux n'est qu'un séjour d'allar-
 mes,
 Un désert, où privé des liens les plus doux,
 Je regrette les noms & de Père & d'Epoux.
 J'errois depuis douze ans sans espoir, sans azile,
 Le Ciel moins rigoureux me conduit dans cette
 Isle ;
 THIAMIS m'y reçoit ; & j'ai trouvé dans lui,
 Quelquefois un Tiran . quelquefois un apui.
 J'ose d'un Maître altier combattre les caprices ;
 J'excite ses vertus, je réprime ses vices,
 Secourir le malheur est ici mon emploi ;
 Et, par humanité, j'ai vieilli près d'un Roi.

 LES CONTRADICTIONS DE L'HOMME

O D E.

HOMME à tes propres yeux difficile Problème

Non, je ne puis te définir ;

Quelles extrémités pour t'expliquer toi même

Es-tu forcé de réunir ?

Mon devoir me condamne au soin de me conoitre ,

.. Je fonde le fond de mon être ;

Efrayé du cahos qu'il me laisse entrevoir ,

Je ne découvre en moi par mes efforts pénibles

Qu'un monstrueux amas d'Êtres incompatibles

Que je vois fans le concevoir.

Si j'observe , attentif , cette vivante argile

De mon ame étroite Prison ;

Quel contraste étonant sa structure fragile

Présente-t-elle à ma Raïson ?

Du choc des Elémens unis pour se combatre

Mon Corps déplorable Théâtre

Soutient, prêt à crouler , leur divorce constant ;

Quand je vois de quels maux cette Guerre est suivie

Je ne suis plus surpris des bornes de ma vie

Je le suis de vivre un instant

Et le froid , & le chaud , & le sec & l'humide
 Pour me détruire conjurés ,
 Se livrent dans mon sein une Guerre homicide
 Dont je sens mes flancs déchirés.
 Une fatale ardeur dans mes veines s'allume ,
 Et tandis qu'elle me consume
 L'onde lute avec elle , & va me submerger.
 Ciel ! J'étois donc le centre où ces fiers adversaires
 De la mort qui m'obsède éfrayans émissaires
 Devoient s'unir pour te venger.

Mais ce souffle immortel qui me meut, qui m'anime,
 Qui ne peut être divisé,
 Moins que mon foible corps par un divorce intime]
 Doit être à lui même oposé.
 Que dis je ? au même sort mon Ame condannée]
 De la Discorde semble née ;
 Tout est Guerre & tumulte en ses prompts mouve-
 mens.
 Ciel ! Si tu ne fixois mes doutes téméraires
 Je croirois réunir autant d'Armes contraires
 Que j'éprouve de sentimens.

D'attributs oposés surprenant assemblage
 Mon esprit veut s'aprofondir
 Il s'observe , il se suit ; de son douteux partage
 Doit-il se plaindre , ou s'applaudir ?
 Grand ; il s'ouvre une route inconue au tonerre
 Parcourt les Cieux , pèse la Terre ,

Sonde de l'Univers le mystère profond ;
 Petit ; lorsqu'il a crû dévoiler la nature
 D'un Ver , d'une Fourmi la subtile structure
 Le déconcerte le confond.

Vif, perçant ; il prévoit les effets dans la cause
 Voit le succès dans le projet.

Stupide ; à mille erreurs l'aveuglement l'expose
 Sur le plus vulgaire sujet.

Sublime , lumineux , téméraire peut-être ;
 Jusqu'au sein du Souverain Etre

Il élève un regard curieux , mais borné.

Tu t'irrites , Grand Dieu , de cette audace extrême
 Est-ce pour l'en punir qu'à s'ignorer lui même
 Ta Justice la condamné ?

Qu'est-ce que la Raison ? L'organe variable

Des vérités , & des erreurs :

Ici , des passions adverfaire implacable ;

Là complice de leurs fureurs ;

Ici , pour la vertu ; là, contre son Empire,

Toujours prête à se contredire

D'un ton fier , ou pervers on l'entend décider :

Tous les mortels des Cieux l'ont reçue en partage,

A peine deux d'entreux par ce noble avantage ,

Ont ils jamais pû s'acorder.

Mais quelle obscure Enigme ? ô vous dont le génie

Des plus sombres nuits est vainqueur ,

Prêtez moi les clartés que le Ciel me dénie :

Saurez vous expliquer mon cœur ?

Mon cœur, ce composé de penchans, de caprices,

De demi vertus & de vices ,

L'un à l'autre oposés , l'un à l'autre enchainés ,

Le moteur , & l'objet d'une Guerre éternelle

L'Esclave & le Tiran des monstres qu'il récelle

A s'entre détruire obstinés.

L'amour , l'ambition, l'avarice, la haine

Ont sur lui des droits presqu'égaux :

Chacun se le dispute & sous son joug l'entraîne

Sans l'arracher à ses rivaux.

Je le vois à la fois, par un destin bizarre

Tendre , cruel , prodigue , avare ,

Fier & bas , téméraire & timide en un jour ;

Au sein de la vertu criminel par surprise ;

Quelquefois lâche Amant d'un objet qu'il méprise ,

Quelquefois jaloux sans amour.

Un objet l'a frappé : Quels transports ! quel délire !

Le trouble en son sein s'établit ;

L'obstacle l'aiguillonne , & le refus l'atire :

L'objet en fuyant s'embélit.

C'en est fait , il l'obtient ; à peine il le possède

Qu'aux transport le dégoût succède.

Quoi ! soudain tant d'atraits ont pu s'évanouir !

Fortune ! son travers rend tes dons inutiles

Son sort est d'être en proie à des desirs stériles
Ou de posséder sans jouir.

Le Vice & la Vertu jaloux de sa conquête

Le pressent ; il n'ose choisir.

Prêt à céder à l'un , l'autre aussi-tôt l'arrête

Par la crainte ou par le plaisir.

A-t-il enfin opté ? Son choix ne peut lui rendre

La Paix qu'il osoit en attendre.

Vertueux , quels combats ! Vicieux quels remords !

Le penchant , le devoir tour à tour se l'arrachent ,

Où s'ils ne brisent point les liens qui l'attachent

Le Déchirent par leurs efforts.

Mais le combat finit ; d'un trouble salutaire

Enfin il a su s'affranchir,

Le délire vainqueur a contraint à se taire

Ce Juge qu'on ne peut fléchir.

Triomphez , passions ; qu'enivré de délices.....

Mais Dieu ! quels renaissans supplices

Dans un torrent de fiel détrempeent les plaisirs ?

Viens , vole à son secours , liberté favorable ,

Que le calme succède au tourment qui l'acable

Tous les maux naissent des desirs.

Tu viens, son joug se brise ; ô bonheur ! ô victoire !

Il n'a plus de Maître que lui.

Mais , Ciel ! à peine libre ; auroit-il pu le croire ?

Il va succomber à l'ennui.

Dans le calme nouveau qui suit son esclavage

De la mort il trouve l'image ,

Il regrette , ô fureur ! jusqu'aux maux qu'il sentit.
 A reprendre vos droits sa langueur vous convie ;
 Desirs ! C'est par vous seuls qu'il tenoit à la vie ,
 Sans vous le néant l'engloutit.

Revenez , fiers Tirans , lui rendre ses entraves :
 Vos tourmens même lui sont chers.

Revenez enchaîner le plus vil des Esclaves
 Qui ne peut se passer de fers.

Qu'il sente tout le poids de ce joug qu'il adore.
 Que vois-je ? il en murmure encore ;

Avec vous ni sans vous ne peut-il être heureux ?
 Présens, il vous déteste ; absens il vous desire ;
 Dans vos fers il gémit ; sans vos fers il expire :
 Ciel , fixe ses bizarres vœux.

⊙ Mortel , c'est ainsi qu'une Guerre intestine
 Fait tout ton Etre & tout ton sort.

Que dis-je ? Les combats où le Ciel te destine
 N'ont ils de bornes que la mort ?

Tu portes dans ton sein un trop cher adversaire ,
 Toujours à lui-même contraire ,

Ne cherche qu'en lui seul l'Auteur de tous ces
 maux ;

Mais il est de ton sort un Arbitre suprême

Qui peut te mettre enfin d'accord avec toi même ;
 En lui seul cherche ton repos.



E P I T R E

A l'Auteur de la Description des Montagnes de ce Pays.

O Vous, dont l'élégant Pinceau
 A tracé de notre Patrie
 Un Tableau si juste & si beau ;
 Qui de nos Montagnards nous peignez l'Industrie ;
 Qui nous montrez en eux ce que peut le génie
 Sans être cultivé, fans avoir de secours,
 Je vois, qu'en parcourant ces aimables séjours,
 Vous avez oublié la demeure chérie
 Où je coule en paix d'heureux jours.
 Nous n'avons pas la politesse,
 Les agrémens ni la finesse
 Que chez les Montagnards a vanté votre écrit :
 Nous avons moins de luxe avec moins de mollesse
 Moins de brillant, plus de rudesse,
 Plus de franchise & moins d'esprit.
 Ne cherchez point chez nous le pompeux étalage
 Qui paroit, en mille autres lieux
 Avoir gagné votre suffrage :
 Vous verriez un simple Village
 Où l'on vit ignoré, mais où l'on vit heureux.

Eh ! pour vous attirer , faut-il du merveilleux ?
 Le plus petit objet peut occuper un Sage ;
 Un insecte , un brin d'herbe amuse un curieux.

En décrivant du vrai Dieu tout l'Ouvrage ,
 Depuis la basse hisope au cèdre sourcilleux ,
 SALOMON démontra qu'il avoit en partage

La sagesse des Cieux.

Nous valons bien , je pense , un Arbuſte ſauvage :
 Pourquoi de nos climats détournez-vous les yeux ?

J'ai pris longtems pour un heureux préſage

Votre ſilence dédaigneux :

Sachant qu'une Chaumière a droit à votre hommage

Autant qu'un Palais ſomptueux ,

Je penſois que bientôt vous feriez un voyage

Exprès pour viſiter ces lieux.

Trop flateuſe eſpérance ! hélas ! tu m'ès otée.

Déjà les doux Zéphirs ont fait place à Boreas :

Déjà l'Aſtre du jour en modérant ſes feux ,

A de l'afreufe nuit prolongé la durée :

Dès longtems la Moifſon dorée

A païé les travaux de l'heureux Laboureur.

BACHUS , d'un jus divin fait goûter la douceur.

Nos Prés , qui n'ont plus de parure ,

Nos Jardins , qui n'ont plus de fleurs ,

Nos Arbres dépouillés , ſans fruits & ſans verdure

Nous anoncent déjà l'hiver & ſes rigueurs.

Vous n'afronterez pas une ſaiſon ſi dure

Pour célébrer un Peuple , adroit Cultivateur ,
 Qui vit frugalement , qui n'a point de dorure ,
 Qui n'offre point des Arts le coup d'œil enchanteur .

Tous livrés à l'Agriculture ,

De la seule CÉRÈS desirant la faveur ,

Et contens d'une vie obscure

Nous ne recherchons point un éloge flatteur .

Mais qu'un judicieux Auteur

Dont le stile a tant d'élégance ,

Qui n'a rien omis d'importance

Ne nous ait pas nommés ; cela nous tient au cœur .

D'un Moulin singulier il décrit la structure ;

D'une Grotte profonde il donne la mesure ;

Et de nous , pas un mot ? Ah ! c'est trop de rigueur .

Amis , consolons-nous ; pardonnons cette offense :

Cherchons le véritable honneur

Dans les vertus , dans l'innocence ,

Dans le travail & l'abondance .

La louange est une vapeur

Qui fuit , qui n'a que l'apparence ,

Et la célébrité ne fait pas le bonheur .

LIGNIERES.

*AD Nobilissimum & Excellentissimum Virum
D. D. CÆSAREM CHOISOLIUM, annis juvenem,
militari labore senem, Regiæ Equitum Turmæ
Præfectum, & nuperrimè à REGR CHRISTIA-
NISSIMO renunciatum Taurinensem in Aulam
Legatum.*

O D E

Autore PETRO LABOURBAU Sedelocensi ().*

NON, si Stesichorus (**) sollicitet Lyram,
Pollentique modos pectine fuscitet,
Non, si totus adest Pieridum Chorus,
Votis sufficiam meis.

Nempè Heroa loquor, magna que flagito:
Majestatem operis materies petit.
Vates, este procul, pascua, qui casas,
Sylvas, ruraque dicitis.

(*) Note des Editeurs. Quoique nous mettions rarement dans nôtre Journal des Pièces latines, nous avons crû que cette Ode feroit plaisir à ceux qui entendent cette langue & qu'elle méritoit d'y avoir place, tant par les beautés qui s'y trouvent que par le nom de la personne qui en fait l'objet & qui rappelle celui du Ministre qui est actuellement Colonel-Général des Troupes Suisses au Service de France.

(**) Stesichore, fameux Poëte qui des premiers chanta avec succès en vers lyriques, les actions des Héros.

Vovi : Numen habet pectus , & altior
 Versus sicanos (*) spiritus imperat ,
 Quales ritè decent , magnanimum Hectora ,
 Quales fulmineum Jovem.

Famà progenies inclita nobili
 Si gentis patriæ nomina persequar ,
 Si materna velim stemmata promere (**),
 Cunctorum historia est Deum †).

Antiquæ Titulos dimoveam Domus ,
 Tum laudes Proavum , tum generis decus ;
 Virtutemque canam , quæ tibi propria ,
 Quæ suprâ genus eminet.

(*) *Sicanos versus* : Stéfichore étoit de la Sicile, qui a produit de grands Poëtes : Sicelides Musa paulò majora canamus. Virg. Eclog. 3.

(**) Du côté paternel , la Maison des CHOISEUL, Maison d'Armes & de Nom, très ancienne, & chérie des Rois dès l'an 1000.

Voyez l'Histoire de M. de Thou , les Mémoires du Maréchal du Plessy , l'Histoire des Officiers de la Couronne , par Godefroy , le Père Anselme , Moreri , &c

† Du côté maternel , la Maison DE FOUDRAS , très noble , très illustre , où Son Excellence M. le Marquis DE CHOISEUL , Ambassadeur à la Cour de Turin , compte parmi tant de Héros , M. DE FOUDRAS son Oncle , Comandeur de Pontaubert , & Normier dans l'Ordre de Malthe.

Quot Romulidas pectore , vel manu
 Illustres gremio protulit Urbs vetus ,
 Hos unus renovas , unus & exhibes ,
 Uno in CÆSARE Gallico (*).

Hos omnes superas , sic frutices cedræ
 Infrâ se positos celsior omnibus
 Umbrâ omnes operit , dum caput arduum
 Intrâ sidera porrigit.

Nil jam Scipiadas (**), bellica fulmina ,

(*) UNO IN CÆSARE GALLICO : Son Excellence M. le Marquis DE CHOISEUL porte le nom de César, nom très ancien , & come héréditaire en cette Maison.

César DE CHOISEUL , Comte d'Hostel , Gouverneur de Bethune , Capitaine des Gardes.

César DE CHOISEUL , Chevalier de Malthe , mort à la bataille de Crémone en 1648.

César , Duc DE CHOISEUL , Pair & Maréchal de France , Comte du Plessy-Praslain , Chevalier des Ordres du Roi , Gouverneur de l'Evêché de Toul , Ambassadeur aux Princes d'Italie & de Piémont , se distingua en tant de Sièges , tant de prises de Places , tant de Batailles , sur-tout à celle de Sommy ou de Rhetel en 1653 , & mourut en 1675 comblé d'honneur & de gloire.

(**) Nom des plus illustres Romains qui rendirent à l'Etat les services les plus éclatans : Publius Cornel.

Scipion combattit avec Annibal en Italie. Scipion l'Africain son Fils détruisit Carthage , la Rëgale de Rome ; Emilian Scipion prit Namance.

Nil jam Fabricios , (*) nec Fabios graves , (**)
 Nil jam Roma canat barbara Cæsares ,
 Romam Gallia prægravat.

Dum te castra vocant , sub Jove frigido
 Gaudes , vel teneræ Conjugis immemor ,
 Detestata sequi prælia Matribus ,
 Diro Marte ferocior.

Aut Cælum quatiant , vel Mare turbines ;
 Aut Terras agitet barbaricus furor ,
 Terrarum strepitus , murmura turbinum ,
 Ridefque impavidus minas.

Prostravit quoties pectora Conjugis (†)
 Et Matris trepidæ sollicitus pavor (††) ,
 Ne te fortè Virum te tua Filium
 Virtus tollat amantibus ?

(*) *Fabricius , Consul Romain , combattit contre Pyrrhus , auquel il renvoya son Médecin qui avoit promis au Consul d'empoisonner son Prince*

(**) *Trois cent Fabiens furent tués pour la défense de la Patrie , sur les bords de la Varca par les Verens : Un seul de la famille , resté en bas âge , devenu ensuite Dictateur , arrêta la fougue d'Annibal , & sauva la Patrie*

(†) *Madame de Vanne , Epouse de Son Excellence*

(††) *Dame Dame Charlotte DE FOUBRAS , Mère de Son Excellence , Veuve de Haut & Puissant Seigneur , Messire César Comte DE CHOISEUL , Chevalier des Ordres du Roi , &c.*

Sed prudens LODOÏX , pacis amantior ,
 Postquam facta forent otia Gentibus ,
 Curas bello habiles , cordaque qui gerant
 Novit conscia gloriæ (*)

Hinc te spontè novis auget honoribus ,
 Dum Legatus adis Regna Sabaudiaë :
 Quantus splendor ades , dum rata lædera
 Genti Nuncius afferis ?

Faufum munus obi , digne propagine ,
 Cujus laus potior , seu vacet intimas (**)
 Seu Regni liceat res gerere exteras (†) ,
 Seu Romæ decus addere (††).

Inter CHOISOLIDAS conspicuum jubar ,
 Regis delicias Judicis optimi ,
 Gallum vel juvenem , consilio senem ,
 Judex , nosce , Sabaudia.

At , tu si juvenis tanta peregeris ,
 Quantò plura tibi sæcula præparant ?
 Vates omnigenos materies premet ,
 Musasque obruet impares.

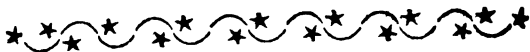
(*) *Son Excellence, César, Marquis DE CHOISEUL, nommé par le Roi, son Ambassadeur à la Cour de Turin en Décembre 1765.*

(**) N. . . M. le Duc DE CHOISEUL ,
 Ministre.

(†) N. . . M. DE CHOISEUL , Duc
 de Praslin en 1766.

(††) N. . M. DE CHOISEUL, Pri-
 vat de Nancy, Cardinal.

Le mot de l'Enigme du mois dernier est CARTE à jouer. Le Logogriphe s'explique par AILERON, où l'on trouve, Ail, Ire, Role, Roi, Lire, l'Air, Noël, L'Orme, la Loire, le Loir, le Nil, Leon, Loi, Lion, Raie, Rale, Le, La, Ré, La, Laine, Laie, Noé.



T A B L E.

L ETTRE de Mad. de L. à son Fils	483
Réflexions sur la lecture	489
Choix de Poésies Allemandes, par M.	
HUBER	504
Extrait de la Séance publique de l'Académie de Dijon	526
Eclaircissement sur la Fête de la Rose	537
Extrait de CELIANNE, ou les Amans séduits par leurs vertus	545
Songe d'AZEMIR, Conte Moral	550
Lettre aux Editeurs	564
L'Ouvrage d'un moment	565
Notice de Théagène Tragédie	588
Les contradictions de l'homme, Ode	578
Epître à l'Auteur de la Description des Montagnes de ce Pays	584
Ode Latine à M. de Choiseul	587